

***KOTAVA Tela Tamefa Golerava***

*Piskura : Kotava.org gesia ~ ~ www.kotava.org*

**Joris-Karl Huysmans**

**EYELT KEVE GE**

Berpotam  
(1880)

Kalkotavaks : Sabrina Benkelloun (2015)

*Joris-Karl Huysmans*  
*Sac au dos*

*Nouvelle*  
(1880)

*Traduction : Sabrina Benkelloun (2015)*

Sac au dos	Eyelt keve ge
<p>Aussitôt que j'eus achevé mes études, mes parents jugèrent utile de me faire comparoir devant une table habillée de drap vert et surmontée de bustes de vieux messieurs qui s'inquiétèrent de savoir si j'avais appris assez de langue morte pour être promu au grade de bachelier.</p> <p>L'épreuve fut satisfaisante. — Un diner où tout l'arrière-ban de ma famille fut convoqué, célébra mes succès, s'inquiéta de mon avenir, et résolut enfin que je ferais mon droit.</p> <p>Je passai tant bien que mal le premier examen et je mangeai l'argent de mes inscriptions de deuxième année avec une blonde qui prétendait avoir de l'affection pour moi, à certaines heures.</p> <p>Je fréquentai assidûment le quartier latin et j'y appris beaucoup de choses, entre autres à m'intéresser à des étudiants qui crachaient, tous les soirs, dans des bocks, leurs idées sur la politique, puis à goûter aux œuvres de Georges Sand et de Heine, d'Edgard Quinet et d'Henri Mürger.</p> <p>La puberté de la sottise m'était venue.</p> <p>Cela dura bien un an ; je mûrissais peu à peu, les luttes électorales de la fin de l'Empire me laissèrent froid ; je n'étais le fils ni d'un sénateur ni d'un proscrit, je n'avais qu'à suivre sous n'importe quel régime les traditions de médiocrité et de misère depuis longtemps adoptées par ma famille.</p> <p>Le droit ne me plaisait guère. Je pensais que le Code avait été mal rédigé exprès pour fournir à certaines gens l'occasion d'ergoter, à perte de vue, sur ses moindres mots ; aujourd'hui encore, il me semble qu'une phrase clairement écrite ne peut raisonnablement comporter des interprétations aussi diverses.</p> <p>Je me sondais, cherchant un état que je pusse embrasser sans trop de dégoût, quand feu l'Empereur m'en trouva un ; il me fit soldat de par la maladresse de sa politique.</p> <p>La guerre avec la Prusse éclata. À vrai dire, je ne compris pas les motifs qui rendaient nécessaires ces boucheries d'armées. Je n'éprouvais ni le besoin de tuer les autres, ni celui de me faire tuer par eux. Quoi qu'il en fût, incorporé dans la garde mobile de la Seine, je reçus l'ordre, après être allé chercher une veste et des godillots, de passer chez un perruquier et de me trouver à sept heures du soir à la caserne de la rue de Lourcine.</p> <p>Je fus exact au rendez-vous. Après l'appel des noms, une partie du régiment se jeta sur les portes et emplit la rue. Alors la chaussée houla et les zincs furent pleins.</p>	<p>Moida va vayarugal al tenukeyé, pune gadikeem krupteyer da va azega dem kusaf dualt di gonamtuyú, i dem java va guazafe weltikye djugrupese kase va uma awalkafa ava al raveyé nume gu ekulafa ekava di zo ronovabduaskiyí.</p> <p>Yotca keldaskiyir. Sielestu tagayasu va kotafa vuwafa yasa va jinyona tcedera kotgrupeyer ise va jinaf direkeugal dwiyir nume tere gorayar da va rokopa di vayayá.</p> <p>Va taneafa rindera lirkkiron ekeyé aze va erba tori bendera gu toleafa tanda estuyú, mu latkikya nuruvadulusa mu jin, dile.</p> <p>Va Quartier Latin revava tiaskon ginobayá nume va jontikcoba al raveyé, tulon va vayasik kotsielon putcegas ko ekota va yona rieta icde gaderopa dulapeyé aze va grabom ke George Sand iku Heine iku Edgard Quinet iku Henri Mürger grivuteyé.</p> <p>Araduca ke fituluca va jin al kalfiyir.</p> <p>Batcoba tandon jijayar ; darpeon tulukraweyé, liburafa lyumara ke tena ke Ginugal va jin gufentalad ; me tiyí nazbeik ke magik oku reyunik, va prosteweem dem rotakuca is copuca valevion vanikatcuyun gan intafa yasa nivon gotarkayá.</p> <p>Rokopa va jin puvenseyer. Trakuyú da Mwak dovoron al zo sutelajar enide lantan va bet inaf ravlem teniskon rovodardud ; ware re cwe kon suteckeyen blayak va liote amidackafa remtakura ape somedadir.</p> <p>Va int bralayá, aneyason va sok boikenenson rosolnarin, viele awalkeyes ginik va tan mu jin trasiyir : golde volobliuca ke inafa gaderopa di vanpiyí sayakik.</p> <p><b>Darekeon.</b> Geja kev Preussena vinustar. Tire, va bet famint tuadras va manyona stakera va ervolia me gildá. Me satolé da va artan co gonatá meie gan artan co zo gonatá. Sopron, kodreemayan gu volyalestaf susikeem ke Seine utca, va tantazukot is vukudeem mbi zilí aze zo benplekú da ba pere sielbartiv koe sayakaxe keve Lourcine vawila tigití radimida va divatcetakasik al denlanití.</p> <p>Koe kakevexo tigickí. Moi yoltrozara, vertegaki va tuvel iper aze va vawila tukotrar. Bam koe vraday utardar ise zazda tid kotrafa.</p> <p>Sinton tandes, jiulkkirafe dodelikye is flormakirafa dodelikya is yalgayan is nimatarikiraf vox ervoiskaf</p>

Pressés les uns contre les autres, des ouvriers en sarrau, des ouvrières en haillons, des soldats sanglés et guêtrés, sans armes, scandaient, avec le cliquetis des verres, la Marseillaise qu'ils s'époumonaient à chanter faux. Coiffés de képis d'une profondeur incroyable et ornés de visières d'aveugles et de cocardes tricolores en fer-blanc, affublés d'une jaquette d'un bleu noir avec col et parements garance, culottes d'un pantalon bleu de lin traversé d'une bande rouge, les mobiles de la Seine hurlaient à la lune avant que d'aller faire la conquête de la Prusse. C'était un hourvari assourdissant chez les mastroquets, un vacarme de verres, de bidons, de cris, coupé, ça et là, par le grincement des fenêtres que le vent battait. Soudain un roulement de tambour couvrit toutes ces clameurs. Une nouvelle colonne sortait de la caserne ; alors ce fut une noce, une godaille indescriptible. Ceux des soldats qui buvaient dans les boutiques s'élançèrent dehors, suivis de leurs parents et de leurs amis qui se disputaient l'honneur de porter leur sac ; les rangs étaient rompus, c'était un pêle-mêle de militaires et de bourgeois ; des mères pleuraient, des pères plus calmes suaient le vin, des enfants sautaient de joie et braillaient, de toute leur voix aiguë, des chansons patriotiques !

On traversa tout Paris à la débandade, à la lueur des éclairs qui flagellaient de blancs zigzags les nuages en tumulte. La chaleur était écrasante, le sac était lourd, on buvait à chaque coin de rue, on arriva enfin à la gare d'Aubervilliers. Il y eut un moment de silence rompu par des bruits de sanglots, dominés encore par une hurlée de Marseillaise, puis on nous empila comme des bestiaux dans des wagons. « Bonsoir, Jules ! à bientôt ! sois raisonnable ! écris-moi surtout ! » — On se serra la main une dernière fois, le train siffla, nous avons quitté la gare.

Nous étions bien une pelletée de cinquante hommes dans la boîte qui nous roulait. Quelques-uns pleuraient à grosses gouttes, hués par d'autres qui, soûls perdus, plantaient des chandelles allumées dans leur pain de munition et gueulaient à tue-tête : « À bas Badinguet et vive Rochefort ! » Plusieurs, à l'écart dans un coin, regardaient, silencieux et mornes, le plancher qui trépidait dans la poussière. Tout à coup le convoi fait halte, — je descends. — Nuit complète, — minuit vingt-cinq minutes.

De tous côtés, s'étendent des champs, et au loin, éclairés par les feux saccadés des éclairs, une maisonnette, un arbre, dessinent leur silhouette sur un ciel gonflé d'orage. On n'entend que le grondement de la machine dont les gerbes d'étincelles filant du tuyau s'éparpillent comme un bouquet d'artifice le long du train. Tout le monde descend, remonte jusqu'à la locomotive qui grandit dans la nuit et devient immense. L'arrêt dura bien deux heures. Les disques flambaient rouges, le mécanicien attendait qu'ils tournassent. Ils redevinrent blancs ; nous remontons dans les wagons, mais un homme qui

sayakik, koe galemazanolar, va *Marseillaise* dank axazed voxé rolon dankarsad. Diskis va aludevarsafa magda moe taka, i va magda dem lark ke wiiskik is barksevaf lauvot kum azilba, is va faltebeltafa buxitca dem kerapafu bergo isu penca, is va breltfaltafa arajda dem keraf nok, volyalestaf susik ke Seine utca taelevied abidida ta levrotira va Preussena fu lapid. Koe kota zazda tuxadasa iyeptara tir, nomara ke galema is menk is ie, dile gabena gan dwera ke dilk dandan gan sukara. Laizon trugabwevara va kotu kizoyu besar. Warzafa sipuxa va sayakaxe divlanir ; bam teca vidia tir, meropimtana pudapera. Sayakik ulis koe dolta divon iped, az sinyon vuwik isu nik mijes ta burera va sinaf eyelt wetce poraca ; ema tid joayana, to aotcaca dem sayakik is glastik ; jontika gadikya bored, gadikye loon vumeltafe vorfuroved, rumeik daavagrabled ise kan vucarsafa puda va gugafamafa danka ijegad !

Va Paris gwardeweson remlaniv, afidon gu koafima custasa va iyeptas rujod gu batakap beetc. Idul tir selus, eyelt tir gamiaf, alavon ice kota vavila uliv, aze va golda ke Aubervilliers adim artlaniv. Amlitam gan lorara ke borera zo joar, voxen eviegan *Marseillaise* dank kevfelir ; azon bro bonol ko omaze zo krepkav. « Kivá, Jules ! boreon ! til becaf !! moekote pu jin sutel !! » Bocon nubuzavav, impadimak azdar, va golda buluv.

Tiv icle alub-sanoy ayik koe tanames bor. Konaktan ton belaxapa ikuzad, lienen gan yon artan taplekus va raki ko sayakafi begki kir izakarsaf is eviegarsas : « Titon Badinguet voxen ticon Rochefort !! » Ar konaktan, ezeon koe alava, amlitas is brigaf, va azeba skotcedasa koe gopa disuked. Levgon kametca vukir, titlaní. Orikapar, miamiel do tol-san-aluboya wexa.

Kotlize taya divlized, isen sumeon, koafiana gan bayan tey ke koafima, monama isu aal va brucka kev xeftokiraf kelt zovdar. Va buzera ke foalk dem yozdasorla divnisa va yaxay az tcastawesa dum tcatsenke ken impadimak anton gildev. Kottan titlanir, aze va lizimeltasiko tugijaweso koe miel is tugulaweso kalkanir. Vukira va toloy bartiv icle diskir. Limega keron teyed, meltopik ker da non tid. Gin tid batakafa ; va omaze gin rundanyav, voxen ayikye tegulason va gumka artvulter, va konaka ewa pu stasik kalir, nume bantan kal fistunesa kelotxa vere dimelapir lize gin tiv mezekas. Mek cin grupev lize

arrive en courant et en agitant une lanterne, dit quelques mots au conducteur qui recule tout de suite jusqu'à une voie de garage où nous reprenons notre immobilité. Nous ne savions, ni les uns ni les autres, où nous étions. Je redescends de voiture et, assis sur un talus, je grignotais un morceau de pain et buvais un coup, quand un vacarme d'ouragan souffla au loin, s'approcha, hurlant et crachant des flammes, et un interminable train d'artillerie passa à toute vapeur, charriant des chevaux, des hommes, des canons dont les cous de bronze étincelaient dans un tumulte de lumières. Cinq minutes après, nous reprîmes notre marche lente, interrompue par des haltes de plus en plus longues. Le jour finit par se lever et, penché à la portière du wagon, fatigué par les secousses de la nuit, je regarde la campagne qui nous environne : une enfilade de plaines crayeuses et fermant l'horizon, une bande d'un vert pâle comme celui des turquoises malades, un pays plat, triste, grêle, la Champagne pouilleuse !

Peu à peu le soleil s'allume, nous roulions toujours ; nous finîmes pourtant bien par arriver ! Partis le soir à huit heures, nous étions rendus le lendemain à trois heures de l'après-midi à Châlons. Deux mobiles étaient restés en route, l'un qui avait piqué une tête du haut d'un wagon dans une rivière ; l'autre qui s'était brisé la tête au rebord d'un pont. Le reste, après avoir pillé les cahutes et les jardins rencontrés sur la route, aux stations du train, bâillait, les lèvres bouffies de vin et les yeux gros, ou bien jouait, se jetant d'un bout de la voiture à l'autre des tiges d'arbustes et des cages à poulets qu'ils avaient volés.

Le débarquement s'opéra avec le même ordre que le départ. Rien n'était prêt : ni cantine, ni paille, ni manteaux, ni armes, rien, absolument rien. Des tentes seulement pleines de fumier et de poux, quittées à l'instant par des troupes parties à la frontière. Trois jours durant, nous vécûmes au hasard de Mourmelon, mangeant un cervelas un jour, buvant un bol de café au lait un autre, exploités à outrance par les habitants, couchant n'importe comment, sans paille et sans couverture. Tout cela n'était vraiment pas fait pour nous engager à prendre goût au métier qu'on nous infligeait.

Une fois installées, les compagnies se scindèrent ; les ouvriers s'en furent dans les tentes habitées par leurs semblables, et les bourgeois firent de même. La tente où je me trouvais n'était pas mal composée, car nous étions parvenus à expulser, à la force des litres, deux gaillards dont la puanteur de pieds native s'aggravait d'une incurie prolongée et volontaire.

Un jour ou deux s'écoulaient ; on nous faisait monter la garde avec des piquets, nous buvions beaucoup d'eau-de-vie, et les claquedents de Mourmelon étaient sans cesse pleins, quand subitement Canrobert nous passe en revue sur le front de bandière. Je le vois

tigiv. Va omaze gin titlaní, aze debanyeson moe mandi va begki fafigé ise ulimí viele cankiyepta sumeon sukever, vanstir, evieson is teykaputceson, numen teniskafa kaburervoliafa kametca kaliapon moolapir, buresa va okol is ayik is buli dem iyekotberga yozdasa ton afiiyepta. Arti aluboya wexa, gin avlav, vion, nonunon gan lolodabrotcifa azavzara. Tere afizar, isen xowas keve tuvelta ke omaze, is cuesin gan botc ke miel, va anamef tawaday disuké : ematc dem afoltafa azeka zidabudesa, nok kusamaf dum akolafa froiga, azekafa gola, gabentafa, tiguafa, lindafe Champagne !

Darpeon toz awaltar, wan tanamuv ; soe tere artlapiv ! Mallapiyis daresielon ba anyuste bartiv, koe Châlons ba bare bartiv rekielon tigiv. Toloy volyalestaf sayakik moe kelda al zavzagid, bat estobayas ticu omaze ko kuksa ; ban takarbeweyes kev zakadoma. Arak, guineyes va wico is matela kakeveyena kene kelotxa bak yona azavzara ke impadimak, wirker, ton kutceem ubdalman gu vor is pwertaf iteem, oke vefar, otsotson ic omaze pu sint mimason va luccolk ik dubieyena wilriba.

Volrundanyara volvunon lieke dam ba mallapira dilizer. Mecoba al zo egayar : mei doestuxo mei bapla mei lioza mei ervo, mecoba, en mecoba. Yona broca anton kotrafa gu cielka is rifta, sure jovleyena gan milk mallapiyis van jowa. Remi barka, xuyavon gu Mourmelon bliv, batviele estuson va oyta, banviele ulison va vrodfadxa vas ekedacek, mosavenon gan irubasikeem, betinde senyeson a bapla is modivatcesiku. Bata kotcoba va vebamba exava en fosansar.

Inkeyena, rumala va sint solped ; dodelik va broca kerelena gan milruntik kevlanid, isen glastik milinde askid. Broca lize tigí, tir ponanyayana larde tre inoc va toloy godjik nugalitapas is ins frayasapaf al lajupaloyav.

Tanoy ok toloy viel tiskid ; kan ayezok suev, va lavajeb ulipid, ise zazda ke Mourmelon dun tid kotrafa, viele laizon Canrobert va cin vadime redjel ingoyar. Va in xowas moe milost moe okolap ton usuk koe suka is sebekayana nyoxa keve paokafa gexata ware wí.

encore, sur un grand cheval, courbé en deux sur la selle, les cheveux au vent, les moustaches cirées dans un visage blême. Une révolte éclate. Privés de tout, et mal convaincus par ce maréchal que nous ne manquions de rien, nous beuglâmes en chœur, lorsqu'il parla de réprimer par la force nos plaintes : « Ran, plan, plan ! cent mille hommes par terre, à Paris ! à Paris ! »

Canrobert devint livide et il cria, en plantant son cheval au milieu de nous : Chapeau bas devant un maréchal de France ! De nouvelles huées partirent des rangs ; alors tournant bride, suivi de son état-major en déroute, il nous menaça du doigt, sifflant entre ses dents serrées : Vous me le payerez cher, messieurs les Parisiens !

Deux jours après cet épisode, l'eau glaciale du camp me rendit tellement malade que je dus entrer d'urgence à l'hôpital. Je boucle mon sac après la visite du médecin, et sous la garde d'un caporal me voilà parti clopin-clopant, traînant la jambe et suant sous mon harnais. L'hôpital regorgeait de monde, on me renvoie. Je vais alors à l'une des ambulances les plus voisines, un lit restait vide, je suis admis. Je dépose enfin mon sac, et en attendant que le major m'interdise de bouger, je vais me promener dans le petit jardin qui relie le corps des bâtiments. Soudain surgit d'une porte un homme à la barbe hérissée et aux yeux glauques. Il plante ses mains dans les poches d'une longue robe couleur de cachou et me crie du plus loin qu'il m'aperçoit :

— Eh ! l'homme ! qu'est-ce que vous foutez là ?

Je m'approche, je lui explique le motif qui m'amène. Il secoue les bras et hurle :

— Rentrez ! vous n'aurez le droit de vous promener dans le jardin que lorsqu'on vous aura donné un costume.

Je rentre dans la salle, un infirmier arrive et m'apporte une capote, un pantalon, des savates et un bonnet. Je me regarde ainsi fagoté dans ma petite glace. Quelle figure et quel accoutrement, bon Dieu ! avec mes yeux culottés et mon teint hâve, avec mes cheveux coupés ras et mon nez dont les bosses luisent, avec ma grande robe gris-souris, ma culotte d'un roux pisseux, mes savates immenses et sans talons, mon bonnet de coton gigantesque, je suis prodigieusement laid. Je ne puis m'empêcher de rire. Je tourne la tête du côté de mon voisin de lit, un grand garçon au type juif, qui crayonne mon portrait sur un calepin. Nous devenons tout de suite amis ; je lui dis m'appeler Eugène Lejantel, il me répond se nommer Francis Émonot. Nous connaissons l'un et l'autre tel et tel peintre, nous entamons des discussions d'esthétique et oublions nos infortunes. Le soir arrive, on nous distribue un plat de bouilli perlé de noir par quelques lentilles, on nous verse à pleins verres du coco clair et je me déshabille, ravi de

Exura vinustar. Zelan gu kotcoba is buivensen gan bat tcodik ruyes da va mecoba graciv, tamon jaftoliev viele va rujara va cinyona temera kan po volunt guzekar : « Ran, plan, plan ! vuntoy ayik mo sid, ko Paris ! ko Paris ! »

Canrobert tugebiawer aze iegar, azavzason va okol ist cin : « Va edji titon lente tcodik ke Franca !! » Warzafa lienera va ema divstid ; bam askarason va fexa is radimelakinon gan kalcenen dalafayikeem, va cin geltumason dratcer, azdason walu lican talgeem : « Tcazon kevdodec, parisik weltikye !! »

Arti tolka vani bata zixa, fentapafa lava ke pemaxo va jin akolesir eke kwiton va ropexe gokolaní. Moi worara ke selaropik va eyelt budé, aze sunon gan rizik eteson mallaní, impadimason va nimat is furoveson kake wast. Ropexe tir kotraf gu slik korik numen zo malstaksé. Bam kal tane vegungafe abdarafe ropexe laní, tanoya ilava ware tir vlardefa, zo dosté. Va eyelt adim dayká, ise keson da blodafayik zucker da zeká, koe matelama wale xeeem gozá. Laizon ayik dem broeyen lukast is kusamaf iteem kou tuvel gepoyter. Va nubeem ko ucom ke beretraf gemap vanludevar aze kozwison va jin sumuon iegar :

— Ex ! Ayik ! Va tokcoba batlize askil ?

Vanlaní, va lazava batliz stasa pebú. Mazekapar ise iegar :

— Dimkolanil !! Koe matela ronogozatal ant viele va aboz al kazawatal.

Ko bonta dimkolaní, ropes pomasik artlanir ise va toayot is rija is aveedem is gom pu jin vanburer. Ko situlama va int batinde vageyen disuké. Mana vola is man tiobaleks, Lorik ! Dem aroaf iteem is viujaf biak, dem usuk drumon gabeyen is pezap dem afigas ralkeem, dem slakolukaf gemap is sevablakerafa arajda, dem buukiskaf averdapeem is gulaf kiltaf gom, cugeke tí evakaf. Volins rovekipé. Van ilavavegungik takaskará, i van ontinafe ayikye vas yexudaf ord ogaltase va deltara va jin mo kidam. Vere vanpiv nik ; kalí da jinaf yolt tir Eugène Lejantel, in dulzer da tir Francis Émonot. Kot cin va batlan ok banar lingesik grupev, va dokalira va listopa bokav ise va xakeem vulkuv. Siel artstir, va lembieyen estuks dem abic ebeltaf bimolk mbi walmunev, va jontika aftafa ristixuxa mbi gimav, aze va int basvagé, felbenon da me gosunon va ugal is stazeem ko ilava rosenyá.

m'étendre dans un lit sans garder mes bardes et mes bottes.

Le lendemain matin je suis réveillé vers six heures par un grand fracas de porte et par des éclats de voix. Je me mets sur mon séant, je me frotte les yeux et j'aperçois le monsieur de la veille, toujours vêtu de sa houppelande couleur de cachou, qui s'avance majestueux, suivi d'un cortège d'infirmiers. C'était le major.

À peine entré, il roule de droite à gauche et de gauche à droite ses yeux d'un vert morne, enfonce ses mains dans ses poches et braille :

— Numéro 1, montre ta jambe... ta sale jambe. Eh ! elle va mal, cette jambe, cette plaie coule comme une fontaine ; lotion d'eau blanche, charpie, demiration, bonne tisane de réglisse.

— Numéro 2, montre ta gorge... ta sale gorge. Elle va de plus en plus mal cette gorge ; on lui coupera demain les amygdales.

— Mais ; docteur...

— Eh ! je ne te demande rien, à toi ; si tu dis un mot, je te fous à la diète.

— Mais enfin...

— Vous foutez cet homme à la diète. Écrivez : diète, gargarisme, bonne tisane de réglisse.

Il passa ainsi la revue des malades, prescrivant à tous, vénériens et blessés, fiévreux et dysentériques, sa bonne tisane de réglisse.

Il arriva devant moi, me dévisagea, m'arracha les couvertures, me bourra le ventre de coups de poing, m'ordonna de l'eau albuminée, l'inévitable tisane et sortit, renflant et trainant les pieds.

La vie était difficile avec les gens qui nous entouraient. Nous étions vingt et un dans la chambrée. À ma gauche couchait mon ami, le peintre, à ma droite un grand diable de clairon, grêlé comme un dé à coudre et jaune comme un verre de bile. Il cumulait deux professions, celle de savetier pendant le jour et celle de souteneur de filles pendant la nuit. C'était, au demeurant, un garçon cocasse, qui gambadait sur la tête, sur les mains, vous racontant le plus naïvement du monde la façon dont il activait à coups de souliers le travail de ses marmites, ou bien qui entonnait d'une voix touchante des chansons sentimentales :

*Je n'ai gardé dans mon malheur-heur,  
Que l'amitié d'une hirondelle !*

Je conquis ses bonnes grâces en lui donnant vingt sous pour acheter un litre, et bien nous prit de n'être pas mal avec lui, car le reste de la chambrée, composée en partie de procureurs de la rue Maubuée, était fort disposé à nous chercher noise.

Un soir, entre autres, le 15 août, Francis Émonot

Gazdon direvielon moni teve bartiv gan iyeptarapa ke tuvel is vinustara ke puda zo divmodá. Mo dey va int rundá, itapragá aze va weltikye ke dareviel kozwí, i va tele ware vagekirafe gu beretraf puxeg ilamkon abdulamise is radimelanine gan pomasikafa teixa. To blodafayik tir.

Moi kolanira rontalton az taltronon brigon itatanamer, va nubeem ko ucom vanludevar, aze ijer :

— Tane otuk, va nimat... va nimataj... nedil !! Ex ! in tir vijis, bat nimat, bata eepta celer dum sul ; va erkone dem batakafa lava is gasupesa grita is vaceacku is ulibacka dem ristixu.

— Tole otuk, va larida... va laridaja nedil !! Loloon vijir bata larida ; inaf kayceem direvielon zo gabeter.

— Voxen, selaropik...

— Ex ! Va mecoba erú, pu rin ; ede va beta ewa tiyal, pune va rin getinesí.

— Voxen bam...

— Va bat ayik getinesitic. Sutek !! Va getinera is arteskelara is ulibacka dem ristixu.

Va kot akolesik batinde wigar, savsuteson pu kot va inafa ulibacka dem ristixu, i pu kot ikrakolesik lidam vozestik lidam amatraspusik.

Kabdu jin artlanir, oribar, va modivatcesiku soltiolter, va jinaf jivot nubokason djer, va soskirafa lava is merotarutena uliba savsuter aze espedaweson is nugimpadimason divlanir.

Blira tir wavdafa do aryon tigus korik. Koe mawa tiv tol-san-tanoy. Talte jin lingesik nik senyer ; roneon ontinaf semintusik, brinkkiraf dum geltuk is blafotaf dum galema dem visk. Va toloya eba beder : vukudiasik afizon is tresesik mielon. Voxe soe tir nickik rumkus kan taka ok nubeem, is ixakapon pwades va intaf ask ta turunkara va kobara ke intyona rekleda kan nugara, ok tukomason kan kontesa puda va pestakafa danka :

*Je n'ai gardé dans mon malheur-heur,  
Que l'amitié d'une hirondelle !*

Zilison va tol-decemoy talolkam ta lustera va inoc, va inafa kavacka olgalicú, ise paskalenyesson va in al askinyiv kire arak ke mawa, pakon tis dem todlik ke Maubuée nuda, djuprokostrupuyur.

Lansielon, vanmiaeon, ba 15 ke anyusteaksat,

menaça de gifler deux hommes qui lui avaient pris une serviette. Ce fut un charivari formidable dans le dortoir. Les injures pleuvaient, nous étions traités de « roule-en-cul et de duchesses ». Étant deux contre dix-neuf, nous avons la chance de recevoir une soigneuse raclée quand le clairon intervint, prit à part les plus acharnés, les amadoua et fit rendre l'objet volé. Pour fêter la réconciliation qui suivit cette scène, Francis et moi nous donnâmes trois francs chacun, et il fut entendu que le clairon, avec l'aide de ses camarades, tâcherait de se faufiler au dehors de l'ambulance et rapporterait de la viande et du vin.

La lumière avait disparu à la fenêtre du major, le pharmacien éteignit enfin la sienne, nous rampons en dehors du fourré, examinons les alentours, prévenons les hommes qui se glissent le long des murs, ne rencontrent pas de sentinelles sur leur route, se font la courte-échelle et sautent dans la campagne. Une heure après ils étaient de retour, chargés de victuailles ; ils nous les passent, rentrent avec nous dans le dortoir ; nous supprimons les deux veilleuses, allumons des bouts de bougie par terre, et autour de mon lit, en chemise, nous formons le cercle. Nous avons absorbé trois ou quatre litres et dépecé la bonne moitié d'un gigotin, quand un énorme bruit de bottes se fait entendre ; je souffle les bouts de bougie à coups de savate, chacun se sauve sous les lits. La porte s'ouvre, le major paraît, pousse un formidable Nom de Dieu ! trébuche dans l'obscurité, sort et revient avec un falot et l'inévitable cortège des infirmiers. Je profite du moment de répit pour faire disparaître les reliefs du festin ; le major traverse au pas accéléré le dortoir, sacrant, menaçant de nous faire tous empoigner et coller au bloc.

Nous nous tordons de rire sous nos couvertures, des fanfares éclatent à l'autre bout du dortoir. Le major nous met tous à la diète, puis il s'en va, nous prévenant que nous connaissons dans quelques instants le bois dont il se chauffe.

Une fois parti nous nous esclaffons à qui mieux mieux ; des roulements, des fusées de rire grondent et pétillent ; le clairon fait la roue dans le dortoir, un de ses amis lui fait vis-à-vis, un troisième saute sur sa couche comme sur un tremplin et bondit et rebondit, les bras flottants, la chemise envolée ; son voisin entame un cancan triomphal ; le major rentre brusquement, ordonne à quatre lignards qu'il amène d'empoigner les danseurs et nous annonce qu'il va rédiger un rapport et l'envoyer à qui de droit.

Le calme est enfin rétabli ; le lendemain nous faisons acheter des mangeailles par les infirmiers. Les jours s'écoulaient sans autres incidents. Nous commençons à crever d'ennui dans cette ambulance, quand à cinq heures, un jour, le médecin se précipite dans la salle, nous ordonne de reprendre nos vêtements de troupiers et de boucler nos sacs.

Nous apprenons, dix minutes après, que les

Francis Émonot dratcer da va toloy ayik nariyis va intafa gracoxa di kavalkur. Eroyafa iyeptara koe kenibexo tir. Lutsaga lubed, gu « *roule-en-cul* soweolk isu *duchesse* » zo askipev. Tis toloy kev san-lerdoy kotkase va dendarapa fu kazawav viele semintusik walpir, va telyon ubzesik tubumar, flegar nume va dubieyena muka volmiv dimzilir. Ta kapara va dimnepalera moi bata nakila, Francis is jin va tevoy *franc* talolk volant ziliv, ise gorav da semintusik poman gan yon palik div abdarafe ropexe fu laganjer aze va atela is vor vanbureter.

Afi kadime dilk ke blodafayik al griawir, selaxopik silukon artafir, div danca terigeve, va monexo rindev, va yon ayik fargies keno rebava az kakeves va mek susik remi kelda az va sint djarkas az grables ko tawaday walzev. Arti tanoy bartiv, sin dimlanid, dem jontika sinka ; pu cin deav, do cin va kenibexo kolaniv ; va toloya krodoesa gumka, va caziki moe sid vanteyav, ise aname jinafa ilava, dem klaim, va ivamu tazukav. Va baroy ok balemoy inoc al kodayav ise va loa namulolxa al lipuv viele va lorarapa ke staz gildev ; va caziki nugason suké, kottan lev ilava yater. Tuvel zo fenkur, blodafayik awir, va « *Nom de Dieu* » vogada eviegapar aze koe orika ardeotar, divlanir aze dem gumka is do merotarutena pomasikafa teixa dimlanir. Va walirama impavantá nume va durgapovi griawisi ; blodafayik va twern avlapason remlanir, vogadason is dratceson da co di zo konubav nume co di zo kofuxedjav.

Leve modivatcesiku kiperseve, lexura arte twern vinustar. Blodafayik dirgar da kot di getineve, aze mallanir, walzeson da va dal intafa elvucarsa abicedje grupeteve.

Moi inafa mallanira kot kiperotapav ; kipebwevara is kipedjobera buzed ise catsed ; semintusik koe kenibexo krafur, tan inaf nik milinde askir, bareaf moe ilava dum plumba grabler ise welver ise welvegar, ton meem ezas is klaim talas ; vegungik va xultafa *cancan* stutera bokar ; blodafayik laizon gire lanir, pu balemoy dositas sayakik dirgar da sin va kot stutesik konubad ise dakter da va munesteks fu sutelar aze pu rokablodik stakseter.

Vumeltuca adim zo dimexoner ; direvielon ropes pomasik va sinka mu cin lusted. Viel regaliskon tiskid. Koe bate abdarafe ropexe toz argawalkev, viele lanvielon ba alube bartiv selaropik ko bonta iper, dirgar da va sayakaf vabeem di nariv ise va eyelt di budev.

Arti sanoya wexa zo givav da preussenik van

Prussiens marchent sur Châlons.

Une morne stupeur règne dans la chambrée. Jusque-là nous ne nous doutions pas des événements qui se passaient. Nous avons appris la trop célèbre victoire de Sarrebrück, nous ne nous attendions pas aux revers qui nous accablaient. Le major examine chaque homme ; aucun n'est guéri, tout le monde a été trop longtemps gorgé d'eau de réglisse et privé de soins. Il renvoie néanmoins dans leurs corps les moins malades et il ordonne aux autres de coucher tout habillés et le sac prêt.

Francis et moi nous étions au nombre de ces derniers. La journée se passe, la nuit se passe, rien, mais j'ai toujours la colique et je souffre ; enfin vers neuf heures du matin apparaît une longue file de cacolets conduits par des tringlons. Nous grimpons à deux sur l'appareil. Francis et moi nous étions hissés sur le même mulet, seulement, comme le peintre était très gras et moi très maigre, le système bascula ; je montai dans les airs tandis qu'il descendait en bas sous la panse de la bête qui, tirée par devant poussée par derrière, gigota et rua furieusement. Nous courions dans un tourbillon de poussière, aveuglés, ahuris, secoués, nous cramponnant à la barre du cacolet, fermant les yeux, riant et geignant. Nous arrivâmes à Châlons plus morts que vifs ; nous tombâmes comme un bétail harassé sur le sable, puis on nous empila dans des wagons et nous quittâmes la ville pour aller où ?... personne ne le savait.

Il faisait nuit ; nous volions sur les rails. Les malades étaient sortis des wagons et se promenaient sur les plates-formes. La machine siffle, ralentit son vol et s'arrête dans une gare, celle de Reims, je suppose, mais je ne pourrais l'affirmer. Nous mourions de faim, l'Intendance n'avait oublié qu'une chose : nous donner un pain pour la route. Je descends et j'aperçois un buffet ouvert. J'y cours, mais d'autres m'avaient devancé. On se battait alors que j'y arrivai. Les uns s'emparaient de bouteilles, les autres de viandes, ceux-ci de pain, ceux-là de cigares. Affolé, furieux, le restaurateur défendait sa boutique à coups de broc. Poussé par leurs camarades qui venaient en bande, le premier rang des mobiles se rue sur le comptoir qui s'abat, entraînant dans sa chute le patron du buffet et ses garçons. Ce fut alors un pillage réglé ; tout y passa, depuis les allumettes jusqu'aux cure-dents. Pendant ce temps une cloche sonne et le train part. Aucun de nous ne se dérange, et, tandis qu'assis sur la chaussée, j'explique au peintre que ses bronches travaillent, la contexture du sonnet, le train recule sur ses rails pour nous chercher.

Nous remontons dans nos compartiments, et nous passons la revue du butin conquis. À vrai dire, les mets étaient peu variés : de la charcuterie, et rien que de la charcuterie ! Nous avons six rouelles de cervelas à l'ail, une langue écarlate, deux saucissons, une superbe tranche de mortadelle, une tranche au liséré

Châlons lanid.

Brigafa woltendara va mawa gazar. Batvieli va dilizes bifeem me vantrakuyuv. Va kotgruparsafa cenera koe Sarrebrück al raveyev nume va konaka anzasa surtera me al gestiyiv. Blodafayik va kot ayik rinder ; metan tir griakoles, kottan va ristixukirafa lava slikedje al zo tukotrayar ise va ropera al zo zelarsar. In soe va telyon leon akoles ko sinafa rumala dimstaksed ise pu artan dirgar da in vageyen is do egayan eyelt di senyer.

Francis is jin tiv ke bana lospa. Afizcek tiskir, mielcek tiskir, mecoba, voxen wan lanyeyotkranavé nume mejé ; adim rielon moni larde bartiv ematcap dem milostkiraf astokol stan gan rembures sayakik awir. Va mil bonol rundanyav. Francis is jin moe mil astokol tigiv, neken larde lingsik tir pwertackaf voxen jin tí mazdaf, pune frez pastawer ; zo ticlekú edje lev dupa ke bonol zo tiplekur, nume kabduon impanon is kadimuon platinon in toz zekar ise yatkon nimatkadir. Koe gopafrelk vultev, tuwiiskan is woltendan is botcen, va int xodason bene obla ke astokol, itabudeson is kipeson is breneson. Volblis lodam blis ko Châlons artlapiv ; dum kon cuesirsin bondeem mo bixe lubev, aze ko omaze zo krepkav aze va widava buluv enide tokliz ?... metan gruper.

Mielar ; moo witoka talav. Akolesik va omaze al divlanid ise moe azekos re gozad. Lizimeltasiko azdar, va intafa lapira tuviar aze koe golda vukir, i koe Reims tce voxen me rogruyé. Aelawalkev, sinkasa zaniga va tanoya coba al vulkur : zilira va begki ta vawura. Volrundanyá aze va voltaxo fenkuyuno kozwí. Kalon vulté voxen artan abdion tigid. Konaktan va sint alied viele artlaní. Battan va tirac konarid, bantan va atela, artan va beg, ware artan va ruse. Ziadges is yatkap, voltasik va dolta dendason kan datoy rojur. Platina gan palik artlanis ton blay, taneafa ema dem volyalestaf susik va bexa iper, i va bexa baliewesa num lubeson doimpasa va tilik ke voltaxo is inyon papeketik. Bam tir guineracka ; kotcoba zo dubier, mal vanteyaxa kal bet fruxalk. Batedje biota mamar ise impadimak mallapir. Mek cin va int liziv, azen, edje moe vraday debanyé ise va gluya ke *sonnet* ezlinda pu lingsik iraltfunen, pune aneyatason va cin impadimak moe witoka dimelapir.

Ko brid gin rundanyav aze va olgalicuyun guineks wigav. Tire, burmeks tid amidansaf : bulolxa vox meka arcoba ! Va tevoya gabiyexa dem biolmakirafa oyta is tanoy kerukaf yoy is toloy oytok is tanoya wafafa gabiyexa dem *mortadelle* bulolxa ( gabiyexa dem dilgavukaf bwetkeks is cot orikakeraf is batakon

d'argent, aux chairs d'un rouge sombre marbrées de blanc, quatre litres de vin, une demi-bouteille de cognac et des bouts de bougie. Nous fichâmes les lumignons dans le col de nos gourdes qui se balancèrent, retenues aux parois du wagon par des ficelles. C'était, par instants, quand le train sautait sur les aiguilles des embranchements, une pluie de gouttes chaudes qui se figeaient presque aussitôt en de larges plaques, mais nos habits en avaient vu bien d'autres !

Nous commençâmes immédiatement le repas qu'interrompaient les allées et venues de ceux des mobiles qui, courant sur les marchepieds, tout le long du train, venaient frapper au carreau et nous demandaient à boire. Nous chantions à tue-tête, nous buvions, nous trinquions ; jamais malades ne firent autant de bruit et ne gambadèrent ainsi sur un train en marche ! On eût dit d'une Cour des Miracles roulante ; les estropiés sautaient à pieds joints, ceux dont les intestins brulaient les arrosaient de lampées de cognac, les borgnes ouvraient les yeux, les fiévreux cabriolaient, les gorges malades beuglaient et pintaient, c'était inouï !

Cette turbulence finit cependant par se calmer. Je profite de cet apaisement pour passer le nez à la fenêtre. Il n'y avait pas une étoile, pas même un bout de lune, le ciel et la terre ne semblaient faire qu'un, et dans cette intensité d'un noir d'encre clignotaient comme des yeux de couleurs différentes des lanternes attachées à la tôle des disques. Le mécanicien jetait ses coups de sifflet, la machine fumait et vomissait sans relâche des flammèches. Je referme le carreau et je regarde mes compagnons. Les uns ronflaient ; les autres, gênés par les cahots du coffre, ronchonnaient et juraient, se retournant sans cesse, cherchant une place pour étendre leurs jambes, pour caler leur tête qui vacillait à chaque secousse.

À force de les regarder, je commençais à m'assoupir, quand l'arrêt complet du train me réveilla. Nous étions dans une gare, et le bureau du chef flamboyait comme un feu de forge dans la sombreur de la nuit. J'avais une jambe engourdie, je frissonnais de froid, je descends pour me réchauffer un peu. Je me promène de long en large sur la chaussée, je vais regarder la machine que l'on dételle et que l'on remplace par une autre, et, longeant le bureau, j'écoute la sonnerie et le tic-tac du télégraphe. L'employé, me tournant le dos, était un peu penché sur la droite, de sorte que, du point où j'étais placé, je ne voyais que le derrière de sa tête et le bout de son nez qui brillait, rose et perlé de sueur, tandis que le reste de la figure disparaissait dans l'ombre que projetait l'abat-jour d'un bec de gaz.

On m'invite à remonter en voiture, et je retrouve mes camarades tels que je les ai laissés. Cette fois, je m'endors pour tout de bon. Depuis combien de temps mon sommeil durait-il ? Je ne sais, quand un grand cri

litcakiraf ) is tiracacku dem *cognac* ruyat is konaki caziki dadiv. Va raki ko bergo ke recia sespawesa is kagina kan afoba kougav. Dile kotviele impadimak moe grask ke dansok grabler, pune muva dem idulafa belaxa riwe vere nyebawesa ton pozlapa tir, voxen cinaf vageeem va jontikara rotaca ixam al levgad !

Vere toz estuv, nonunon gan kenolanira ke jontik volyalestaf susik vultes moo avlak kene impadimak is tazes kev klor eruson va kona ulida. Dankarsav, uliv, doljev ; meveli akolesik maneke al lorayad ise moe lapis impadimak batinde al teskeyed ! Batcoba tir teco lapiso tcunaxo ; minkedik nugalicason grabled, akolesik dem lanyey teyes gu ulirapa va *cognac* ruyat sisteyed, itenjik itafenkud, vozetik ayudad, akolafa larida jaftolied ise kalulid, batcoba tir osafa !

Bata ctempuca soe tere vumeltawer. Va bata vandilira impavantá ise rem dilk remdisuké. Mek bitej tigur, dace meki taelki, kelt is tawava nuvaskid va tana, ise koe bata sidukafa nouca gumka bene zielt ke limega dum ita dem amidafa kseva miabed. Meltopik azdasir, foalk vikizar ise va teykama dun wuptegar. Va klor dimbudé aze va dositikeem disuké. Battan iptoked ; bantan funen gan ipegara ke kold ajoled ise vogadad, dure rwodeson, aneyason va runda ta sotcera va nimateem ik buyara va taka yolkasa ba kot botc.

Tre disukera, toz liugé viele vukiracka ke impadimak divmodar. Koe golda tigiv, ise bazaxo ke okilik dum glotcaxetey koe mielorika teykar. Tan jinaf nimat tir glagaf, fentsusté, titlaní enide di grifentemé. Moe vraday kenoon gozá, va lizimeltasiko bassorkano is ikaplekuno gu aro vanlaní, aze kenelanison va bazaxo, va mamara ke sumesutesiki isu lorara terektá. Geeon unenik ronon xowamar numen male jinafo tigiso xo va inaf takom isu raltadukaf is furoves pez jebes anton wí edje arak ke vola koe izga malkabuna gan tcazexa ke gumak griawir.

Zo gransé da gin rundanyá, aze va palik gin trasí milinde al iské. Batviele komodecké. Tokedje jinafa keniba jijar ? Me grupé vieli iepe va jin divmoder : Paris ! Paris ! Va tuvelta ipé. Sumeon, moe

me réveille : Paris ! Paris ! Je me précipite à la portière. Au loin, sur une bande d'or pâle se détachent, en noir, des tuyaux de fabriques et d'usines. Nous étions à Saint-Denis ; la nouvelle court de wagon en wagon. Tout le monde est sur pied. La machine accélère le pas. La gare du Nord se dessine au loin, nous y arrivons, nous descendons, nous nous jetons sur les portes, une partie d'entre nous parvient à s'échapper, l'autre est arrêtée par les employés du chemin de fer et par les troupes, on nous fait remonter de force dans un train qui chauffe, et nous revoilà partis Dieu sait pour où !

Nous roulons derechef, toute la journée. Je suis las de regarder ces ribambelles de maisons et d'arbres qui filent devant mes yeux, et puis j'ai toujours la colique et je souffre. Vers quatre heures de l'après-midi, la machine ralentit son essor et s'arrête dans un débarcadère où nous attendait un vieux général autour duquel s'ébattait une volée de jeunes gens, coiffés de képis roses, culottés de rouge et chaussés de bottes à éperons jaunes. Le général nous passe en revue et nous divise en deux escouades ; l'une part pour le séminaire, l'autre est dirigée sur l'hôpital. Nous sommes, paraît-il, à Arras. Francis et moi, nous faisons partie de la première escouade. On nous hisse sur des charrettes bourrées de paille, et nous arrivons devant un grand bâtiment qui farde et semble vouloir s'abattre dans la rue. Nous montons au deuxième étage, dans une pièce qui contient une trentaine de lits ; chacun déboucle son sac, se peigne et s'assied. Un médecin arrive.

— Qu'avez vous ? dit-il au premier.

— Un anthrax.

— Ah ! Et vous ?

— Une dysenterie.

— Ah ! Et vous ?

— Un bubon.

— Mais alors vous n'avez pas été blessés pendant la guerre ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! vous pouvez reprendre vos sacs. L'archevêque ne donne les lits des séminaristes qu'aux blessés.

Je remets dans mon sac les bibelots que j'en avais tirés, et nous repartons, cahin, caha, pour l'hospice de la ville. Il n'y avait plus de place. En vain les sœurs s'ingénient à rapprocher les lits de fer, les salles sont pleines. Fatigué de toutes ces lenteurs, j'empoigne un matelas, Francis en prend un autre, et nous allons nous étendre dans le jardin, sur une grande pelouse.

Le lendemain matin, je cause avec le directeur, un homme affable et charmant. Je lui demande pour le peintre et pour moi la permission de sortir dans la

moavukamaf nok yaxay ke askedaxe is tel ke iaxe ebelton divetid. Koe Saint-Denis tigur ; warzot omazeomazeon fir. Kottan monugar. Lizimeltasiko va lizira tukaliar. Nord golda sumeon divetir, artlapiv, volrundanyav, va tuvel ipev, konak cin lajukosongav, konakar gan unenik ke kelot is milk zo azavzav, va impadimak tuidulawes gonodimrundanyav aze gin mallapiv, ant Lorik gruper liz !

Gire afizcekon lapiv. Kiren va ema dem mona ok aal dilizesa kev jinaf iteem dun maldisuké, ise wan amatraspú nume mejé, pune tere tí legaf. Moni kielon baleme bartiv, lizimeltasiko tuviawer aze kene volrundanyaxo vukir lize guazaf jadiwik va cin ker, i jadiwik do anameon jontike yikye dem raltadukafa magda is kerafa arajda is stazeem dem blafotafa varza. Jadiwik va cin ingoyar aze gu toloya rumala solzarter ; bata van alkabema mallanir, bana van ropexe zo vodjur. Nuve, koe Arras tigur. Francis is jin va taneafa rumala pakev. Mo lima kotrafa gu bapla zo ticaptev, aze kabdu kolnapa efusa is nulubetesa ko nuda artlakiv. Va toleaf vegem ticlaniv, ko olkoba dadisa va mon bar-sanoya ilava ; kot va eyelt fenkuv, va int loitev aze debanyav. Selaropik artlanir.

— Tok rinaf zvak ? ~ pu taneik kalir.

— *Anthrax* rotok.

— Ax ! Voxen rin ?

— Amatraspura.

— Ax ! Voxen rin ?

— Kefta.

— Voxen kle, bak geja me al zo bakac ?

— Arse meinde.

— Kle va eyelt dimnaric !! Tujradik va ilava ke alkabemik pu anton bakanik zilir.

Va orilga divplekuyuna ko eyelt dimplekú, azen van oviskikxe ke widava yogon gin mallaniv. Runda mea tir. Giopon alkaropesik va azilafa ilava lavanplekud, bonta tid kotrafa. Cuesin gan kotbata viaca, va cipia konubá, Francis va ara narir, azen ko matela mo preimapa senyav.

Direrielon, va gadesik, i va dinik is plinik, prilá. Va novera va divlanira ko widava mu jin is lingsik erú. In finer, tuvel zo fenkur, tiv nuyaf ! Adim fu rotestuv ! Va

ville. Il y consent, la porte s'ouvre, nous sommes libres ! nous allons enfin déjeuner ! manger de la vraie viande, boire du vrai vin ! Ah ! nous n'hésitons pas, nous allons au plus bel hôtel de la ville. On nous sert un succulent repas. Il y a des fleurs sur la table, de magnifiques bouquets de roses et de fuchsias qui s'épanouissent dans des cornets de verre ! Le garçon nous apporte une entrecôte qui saigne dans un lac de beurre ; le soleil se met de la fête, fait étinceler les couverts et les lames des couteaux, blute sa poudre d'or au travers des carafes, et, lutinant le pomard qui se balance doucement dans les verres, pique d'une étoile sanglante la nappe damassée.

Ô sainte joie des bâfres ! j'ai la bouche pleine, et Francis est soûl ! Le fumet des rôtis se mêle au parfum des fleurs, la pourpre des vins lutte d'éclat avec la rougeur des roses, le garçon qui nous sert a l'air d'un idiot, nous, nous avons l'air de goinfres, ça nous est bien égal. Nous nous empiffrons rôtis sur rôtis, nous nous ingurgitons bordeaux sur bourgogne, chartreuse sur cognac. Au diable les vinasses et les trois-six que nous buvons depuis notre départ de Paris ! au diable ces ratas sans nom, ces gargotilles inconnues dont nous nous sommes si maigrement gavés depuis près d'un mois ! Nous sommes méconnaissables ; nos mines de faméliques rougeoient comme des trognes, nous braillons, le nez en l'air, nous allons à la dérive ! Nous parcourons ainsi toute la ville.

Le soir arrive, il faut pourtant rentrer ! La sœur qui surveillait la salle des vieux nous dit avec sa petite voix flutée :

— Messieurs les militaires, vous avez eu bien froid la nuit dernière, mais vous allez avoir un bon lit.

Et elle nous emmène dans une grande salle où fignolent au plafond trois veilleuses mal allumées. J'ai un lit blanc, je m'enfonce avec délices dans les draps qui sentent encore la bonne odeur de la lessive. On n'entend plus que le souffle ou le ronflement des dormeurs. J'ai bien chaud, mes yeux se ferment, je ne sais plus où je suis, quand un gloussement prolongé me réveille. J'ouvre un œil et j'aperçois, au pied de mon lit, un individu qui me contemple. Je me dresse sur mon séant. J'ai devant moi un vieillard, long, sec, l'œil hagard, les lèvres bavant dans une barbe pas faite. Je lui demande ce qu'il me veut. — Pas de réponse. — Je lui crie :

— Allez-vous-en, laissez-moi dormir !

Il me montre le poing. Je le soupçonne d'être un aliéné ; je roule une serviette au bout de laquelle je tortille sournoisement un nœud ; il avance d'un pas, je saute sur le parquet, je pare le coup de poing qu'il m'envoie, et lui assène en riposte, sur l'œil gauche, un coup de serviette à toute volée. Il en voit trente-six chandelles, se rue sur moi ; je me recule et lui décoche un vigoureux coup de pied dans l'estomac. Il

atelacka fu rodurgav, va vorack fu rotuliv ! Ax ! Me klabuv, ko tela lolistafa gida ke widava laniv. Va frafu estu mbi zanoluv. Imwa moe azega tigid, i cuisafe tsenke dem raltada is trua rumbese koe trivaf fey ! Zanivasik va walkrimbaxa fortayasa koe festuzda vanburer ; awalt va kapa kostir, va zorac is wedimiz yozdasir, va intafa moavukafa goa rem tupa flancer, aze santason va centaxa aulon sespawesa koe galema, va remaykorafa ploda gu fortiebitej puiler.

Ey tumtafa daava ke pojasiik ! Jinaf art tir kotraf, ise Francis tir izakaf ! Dakela ke solzaks do koafiga ke imwa belcekawer, rolmuke ke centaxa va kere ke raltada ton sizunta lyumar, cinaf zanudasik nutir akoydik, cin nutiv estudjapik, voxen xabe. Gu solzaks az solzaks va int dun djev, va tiraccek ke vorany az tiraccek is ruyatxanya az galemacek dun kodayav. Den oretlik va voraj ulin mali mallapira va Paris isu lavajebaj ! den oretlik va yoltiskafa sinkaja dafuna mali riwe tanoy aksat is megrupeno doestuxo !! Tiv me rokagrupen ; cinafa aelesikafa siva dum tsage keron jeber, ijev, pezmadason, van titka fiv ! Va widava batsokon exulepev.

Siel artstir, wori godimlaniv ! Alkaropesiky enintesa va guazikxo kan valmamkorafa pudama pu cin kalir :

— Sayakik weltikye, daremielon al fentepec, voxo va ilavanya fu dadic.

Va cin ko sontapa vanstar lize baroya krodoesa gumkaja bene pij miabed. Va batakafa ilava dadí, wal dualt ware divdaakes va dakelanya ke xoka plukton kildegá. Batvielu va gaelera ke kenibesikeem isu iptokara anton gildev. Idulecké, iteem budewer, mea grupé lize tigi, viele abrotcifa wiliera va jin divmodar. Itafenkur aze va ayik nyases va jin tite ilava kozwí. Mo dey madagí. Kabdueon guazikye, ontinafe, rodafé, ton ciwan iteem is kutceem wilmes ko meilbodeyen lukast. Erú va coba sater. Me dulzera. Iegá :

— Mallanil, iskel enide kenibé !!

Va nubok pu jin nedit. Tce tir oviskik ; va fozdema krafolmé lize va weboka arteon yoton mucudá ; tanboron abdulaniir, mo myeza grablé, va inafa nubokara ruú aze dolzukeson mo inafa taltita ustapason fozdemá. Numen va kunoyi raki wir, va jin iper ; dimelaní aze va nugarapa ko uvoona kabú. Tramkewer, va rova welvegasa lubeson doimpar ; kenibexo zo divmodar ; Francis ton klaim pomatason

culbute, entraîne dans sa chute une chaise qui rebondit ; le dortoir est réveillé ; Francis accourt en chemise pour me prêter mainforte, la sœur arrive, les infirmiers s'élancent sur le fou qu'ils fessent et parviennent à grand'peine à recoucher.

L'aspect du dortoir était éminemment cocasse. Aux lueurs d'un rose vague qu'épandaient autour d'elles les veilleuses mourantes, avait succédé le flamboiement de trois lanternes. Le plafond noir avec ses ronds de lumière qui dansaient au-dessus des mèches en combustion éclatait maintenant avec ses teintes de plâtre fraîchement crépi. Les malades, une réunion de Guignols hors d'âge, avaient empoigné le morceau de bois qui pendait au bout d'une ficelle au dessus de leurs lits, s'y cramponnaient d'une main, et faisaient de l'autre des gestes terrifiés. À cette vue, ma colère tombe, je me tords de rire, le peintre suffoque, il n'y a que la sœur qui garde son sérieux et arrive, à force de menaces et de prières, à rétablir l'ordre dans la chambrée.

La nuit s'achève tant bien que mal ; le matin, à six heures, un roulement de tambour nous réunit, le directeur fait l'appel des hommes. Nous partons pour Rouen.

Arrivés dans cette ville, un officier dit au malheureux qui nous conduisait que l'hospice était plein et ne pouvait nous loger. En attendant, nous avons une heure d'arrêt. Je jette mon sac dans un coin de la gare, et bien que mon ventre grouille, nous voilà partis, Francis et moi, errant à l'aventure, nous extasiant devant l'église de Saint-Ouen, nous ébahissant devant les vieilles maisons. Nous admirons tant et tant, que l'heure s'était écoulée depuis longtemps avant même que nous eussions songé à retrouver la gare.

— Il y a beau temps que vos camarades sont partis, nous dit un employé du chemin de fer ; ils sont à Évreux !

Diable ! le premier train ne part plus qu'à neuf heures. — Allons diner ! — Quand nous arrivâmes à Évreux, la pleine nuit était venue. Nous ne pouvions nous présenter à pareille heure dans un hospice, nous aurions eu l'air de malfaiteurs. La nuit est superbe, nous traversons la ville, et nous nous trouvons en rase campagne. C'était le temps de la fenaison, les gerbes étaient en tas. Nous avisons une petite meule dans un champ, nous y creusons deux niches confortables, et je ne sais si c'est l'odeur troublante de notre couche ou le parfum pénétrant des bois qui nous émeuvent, mais nous éprouvons le besoin de parler de nos amours défuntés. Le thème était inépuisable ! Peu à peu, cependant, les paroles deviennent plus rares, les enthousiasmes s'affaiblissent, nous nous endormons. « Sacrebleu ! crie mon voisin qui s'étire, quelle heure peut-il bien être ? » Je me réveille à mon tour. Le soleil ne va pas tarder à se lever, car le grand rideau bleu se galonne à l'horizon de franges roses. Quelle

va jin vanvulter, alkaropesikya artlanir, ropes pomasiq va oviskik iped, penayalied aze adim figon lajusenyad.

Kerdela ke kenibexo tir nickapafa. Krodoesa gumka awalkesa va klubon raltadukafa afida anameon solpled, azon baroy gumak teykad. Ebeltaf pij do intyona afianamkaca stutesa vamoe anteyawesa wepa yoke yona girodabia sure bolteyena re vinustar. Akolesik, i belca dem klaiskaf atedik, va intaki rumkawesi arte afoba vamoe ilaveem al konubad, va int tannubon xodad ise kan bana nuba tueaftanon zatcad. Wison va batcoba, jinafa zidera luber, kipeson mucuwé, lingesik personer, ant alkaropesikya wan tir ekemafa, aze jontikote dratceson isu erudason va vura koe mawa lajupilsular.

Miel yogon tenuwer ; gazdon ba teve bartiv, trugabwevara va cin kabelcar, gadesik va sayakikeem anamrozar. Van Rouen mallapiv.

Artlapison va bata widava, fayik pu kimtik stas va cin kalir da guazikxe tir kotrafe nume me rovistaler. Keson, va tanoy bartiv ke nonura dadiv. Va jinaf eyelt ko alava ke golda mimá, isen beka jivot elnier, Francis is jin mallaniv, krabeson kare stuva, vendegason va Saint-Ouen uja, erinvenon gan yona guazafa mona. Jontikote is jontikedje mafelav eke ugal kaikion al tiskir abdida trakuv da ko golda di dimlaniv.

— Winaf palik abicedje al mallapid, ~ unenik ke kelot kalir ; ~ koe Évreux tigid !

Oretlik ! taneaf impadimak ba larde bartiv oxam mallapir. « Laniv aze sielestuv !! » Viele ko Évreux artlapiv, mielackar. Ba man bartiv va int ko guazikxe me rotatoev, co bevulav tozekik. Miel tir ilamtaf, va widava remlaniv aze koe varea tigid. To nakugal tir, sorla tid ezbayana. Va sorlama koe taya boyukev, va toloya erodafa ponyaska suxav, ise me grupé kase to skaltesa dakela ke cinaf ilavot ok kolusa kofiga ke aalxo va cin konted, voxen va olegara va pulvira va cinyona awalkafa rena satolev. Watsa sotir meropuskena ! Darpeon wori, ewa loon turiawed, seramaca tuaxawed, komodev. « Sacrebleu ! ~ jinaf vegungik altosotceson iegar, ~ tokeaf bartiv rotir ? » Silukon divmodé. Fure awaltar kiren faltafa marwidapa arte zida dem raltadukafa gila plozawer. Mana volplinaca ! Fiste va tuvel ke guazikxe fu gotazev aze koe bonta plawukenafa gu bata kerovafa dakela kenibetev lize vlapafa imwa ke ibungelkorafa goa dum

misère ! il va falloir aller frapper à la porte de l'hospice, dormir dans des salles imprégnées de cette senteur fade sur laquelle revient comme une ritournelle obstinée, l'âcre fleur de la poudre d'iodoforme !

Nous reprenons tout tristes le chemin de l'hôpital. On nous ouvre, mais hélas ! un seul de nous est admis, Francis, — et moi on m'envoie au lycée.

La vie n'était plus possible, je méditais une évasion, quand un jour l'interne de service descend dans la cour. Je lui montre ma carte d'étudiant en droit ; il connaît Paris, le quartier Latin. Je lui explique ma situation. « Il faut absolument, lui dis-je, ou que Francis vienne au lycée, ou que j'aie le rejoindre à l'hôpital. » Il réfléchit, et le soir, arrivant près de mon lit, me glisse ces mots dans l'oreille : « Dites, demain matin, que vous souffrez davantage. » Le lendemain, en effet, vers sept heures, le médecin fait son entrée ; un brave et excellent homme, qui n'avait que deux défauts : celui de puer des dents et celui de vouloir se débarrasser de ses malades, coûte que coûte. Tous les matins, la scène suivante avait lieu :

— Ah ! ah ! le gaillard, criait-il, quelle mine il a bon teint, pas de fièvre ! levez-vous et allez prendre une bonne tasse de café ; mais pas de bêtises, vous savez, ne courez pas après les jupes ; je vais vous signer votre exeat, vous retournerez demain à votre régiment.

Malades ou pas malades, il en renvoyait trois par jour. Ce matin-là, il s'arrête devant moi et dit :

— Ah ! saperlotte, mon garçon, vous avez meilleure mine !

Je me récrie, jamais je n'ai tant souffert ! Il me tâte le ventre. « Mais ça va mieux, murmure-t-il, le ventre est moins dur. » — Je proteste. — Il semble étonné, l'interne lui dit alors tout bas :

— Il faudrait peut-être lui donner un lavement, et nous n'avons ici ni seringue ni clysopompe ; si nous l'envoyions à l'hôpital ?

— Tiens, mais c'est une idée, dit le brave homme, enchanté de se débarrasser de moi, et séance tenante, il signe mon billet d'admission ; je boucle radieux mon sac, et sous la garde d'un serviteur du lycée, je fais mon entrée à l'hôpital. Je retrouve Francis ! Par une chance incroyable, le corridor Saint-Vincent où il couche, faute de place dans les salles, contient un lit vide près du sien ! Nous sommes enfin réunis ! En sus de nos deux lits, cinq grabats longent à la queue leu leu les murs enduits de jaune. Ils ont pour habitants un soldat de la ligne, deux artilleurs, un dragon et un hussard. Le reste de l'hôpital se compose de quelques vieillards fêlés et gâteux, de quelques jeunes hommes, rachitiques ou bancroches, et d'un grand nombre de soldats, épaves de l'armée de Mac-Mahon, qui, après avoir roulé d'ambulances en

mingasa danka dun stir !

Va kelda kal guazikxe gabenton kenelaniv. Mbi fenkuv, goxe ant Francis ke cin zo doster, voxen jin ko olda zo staksé.

Bliira mea tir rotisa, va yatera kobra, viele lanvielon zanis ropesik va kusk titlanir. Va jinafa liwa ke vayasik va rokopa nedí ; va Paris is Quartier Latin gruper. Va jinafa debala pebú. « Francis ko olda en gopir, ~ kalí, ~ oke edeme ko ropexe gokazokevé. » In under, aze sielon, artlanison pok jinafa ilava, va batyona ewa ko jinafa oblaka fargier : « Diregazdon, kalil da loeke mejel !! » Direvielon, tire, moni pere bartiv, selaropik kolanir ; i sintaaf donik dis va anton toloya afra : talgalitara ise va kot akolesik arse djumilstakser. Kotgazdon, mila nakila dilizer :

— Ax ! ax ! man prantik ! ~ in iegar, ~ mana siva isu biakany, me vozera ! Ranyal aze va bilagacekap ke fadxa fixal !! Voxen va meka kwestaca, grupel, va gratca me kevvultel !! Va rinafa divfisa rictaxa fu sugdá, ko rinafa vertega direvielon dimlapil.

Va akolesik ok galesik, i va baroy vieleon gidimstakser. Batgazdon, lent jin vukir aze kalir :

— Ax, fotce ! Yaye, nutil ton lokiewafa siva !

Pumbá, meviele lieke al mejé ! Va jinaf jivot geltar. « Voxen lokiewon vil, ~ prejar, ~ jivot tir leon olgaf. » Kevotcé. Nudestar, bam zanis ropesik puon omon kalir :

— Va lanyeytcatera rotir co gosoput, voxe va mek weltoz mei tcatalejasiki batlize dadit ; ede va in ko ropexe co stakset ?

— Ae, batcoba tir rietacka, ~ sintaik kalir, vecan kir rotilstakses va jin.

Va jinafi dostegasi lipi vere sugdar ; ayewason va eyelt budé, aze sunon gan zanisik ke olda va ropexe kolani. Va Francis dimtrasí ! Jontikeke bexe, Saint-Vincent arlom va vlardefa ilava poke tela inafa dadir, lize arbe runda koe kona bonta in senyer. Adim zo kabelcav ! Valey cinafa toloya ilava, aluboya ilavaja kene rebava storlayana gu blafote ematcon tigid. Gan tanoy nugervoliik is toloy kaburervoliik is toloy okolervoliik zo kereled. Cek ke arak ke ropexe tir vas konak ludzotnaf is gormas guazik, is abice mazdapafe ok alestafe yikye, is jontik sayakik, i va saga ke ervolia ke Mac-Mahon dure stakeyena mal abdarafe ropexe kal are mo bata temba al xeyed. Francis is jin tiv ant diskis va tantazukot ke volyalestaf

ambulances, étaient venus échouer sur cette berge. Francis et moi, nous sommes les seuls qui portions l'uniforme de la mobile de la Seine ; nos voisins de lit étaient d'assez gentils garçons, plus insignifiants, à vrai dire, les uns que les autres ; c'étaient, pour la plupart, des fils de paysans ou de fermiers rappelés sous les drapeaux lors de la déclaration de guerre.

Tandis que j'enlève ma veste, arrive une sœur, si frêle, si jolie, que je ne puis me lasser de la regarder ; les beaux grands yeux ! les longs cils blonds ! les jolies dents ! — Elle me demande pourquoi j'ai quitté le lycée ; je lui explique en des phrases nébuleuses comment l'absence d'une pompe foulante m'a fait renvoyer du collège. Elle sourit doucement et me dit :

— Oh ! monsieur le militaire, vous auriez pu nommer la chose par son nom, nous sommes habituées à tout.

Je crois bien qu'elle devait être habituée à tout, la malheureuse, car les soldats ne se gênaient guère pour se livrer à d'indiscrètes propretés devant elle. Jamais d'ailleurs je ne la vis rougir ; elle passait entre eux, muette, les yeux baissés, semblait ne pas entendre les grossières facéties qui se débitaient autour d'elle.

Dieu ! m'a-t-elle gâté ! Je la vois encore, le matin, alors que le soleil cassait sur les dalles l'ombre des barreaux de fenêtres, s'avancer lentement, au fond du corridor, les grandes ailes de son bonnet battant sur son visage. Elle arrivait près de mon lit avec une assiette qui fumait et sur le bord de laquelle luisait son ongle bien taillé. « La soupe est un peu claire ce matin, disait-elle, avec son joli sourire, je vous apporte du chocolat ; mangez vite pendant qu'il est chaud ! »

Malgré les soins qu'elle me prodiguait, je m'ennuyais à mourir dans cet hôpital. Mon ami et moi nous étions arrivés à ce degré d'abrutissement qui vous jette sur un lit, s'essayant à tuer, dans une somnolence de bête, les longues heures des insupportables journées. Les seules distractions qui nous fussent offertes, consistaient en un déjeuner et un diner composés de bœuf bouilli, de pastèque, de pruneaux et d'un doigt de vin, le tout en insuffisante quantité pour nourrir un homme.

Grâce à ma simple politesse vis-à-vis des sœurs et aux étiquettes de pharmacie que j'écrivais pour elles, j'obtenais heureusement une côtelette de temps à autre et une poire cueillie dans le verger de l'hôpital. J'étais donc, en somme, le moins à plaindre de tous les soldats entassés pêle-mêle dans les salles, mais, les premiers jours, je ne parvenais même point à avaler ma pitance le matin. C'était l'heure de la visite et le docteur choisissait ce moment pour faire ses opérations. Le second jour après mon arrivée, il fendit une cuisse du haut en bas ; j'entendis un cri déchirant ; je fermai les yeux, pas assez cependant

susikeem ke Seine utca ; vegungik ke ilava tid agralackaf yik, i kottan tire melafokaf ; lotan tid nazbeik ke tawadayik ok dielik koervoliayan ba gejadaktera.

Edje va gemla deswá, pune alkaropesikya artlanir, rabetafa is listafa maneke dun disuké ; man listaf itapeem ! man latkaf pauraapeem ! man talganyeem ! Pu jin erur dume va olda al bulú ; kan yon tapedaf blayak pebú inde gracira va dimelagdasi lejasiki al jupar da gu olda al zo dimstaksé. Ina kicenyer aze kalir :

— Ox ! sayakik weltikye, va coba kan yoltack co royoltayal, va kotcoba sogiltiv.

Va kotcoba tce giltir, kimtya, kire sayakik vustensed ise va kona metixolafa parvuaca kabdueon torled. Ison dire va ina tukerawesa meviele di wí ; wal sin giremlanir, mepulvison is itomason, ise va kota yoromafa silpura anameon celkana numegilder.

Lorik ! Va jin nyarder ! Wan wí, edje awalt va izga ke dilkoblayeem moe tilmu empayar, pune artu arlom vion abdulaniyir, ton gomwiltapeem dendawes keve gexata. Pok jinafa ilava artlaniyir, dem razeka vikizasa lize moe kadoma inafa ilbodeckeyena vitoda afigayar. « Regazdon aabre tir aftamafe, ~ ina kaliyir, liston kiceson, ~ va saba vanburé ; kalion estul edje ina tir idulafa !! »

Nekev inafa getcana ropera, koe bate ropexe argawersé. Nik is jin zo tuficapav maneke va ilava ipev, lasugatason va bartivapeem ke kot merotcizan afizcek kenibedason dum bonol. Antafa deasera firvina pu cin va gazdestu dem lembieyena jaftolxa is zdanka is yake is abic vor isu sielestu nited, i va estu diku ta sinkara va kontan.

Tuke jinafa dolura tove alkaropesikeem is yon kral tori anoz muon gisuten, va koni atelaki ik efte yestayane koe iltaalxo ke ropexe dile seotá. Sopron kle tí tel leon goteman ke kot sayakik aotcon flavawes koe kota bonta, voxe bak yon taneaf viel va sinkaja gazdon dace me lajufixá. To bartiv ke worara tir voxen selaropik ta tcobara va bat gemelt kiblar. Ba toleaf viel radimi jinafa artlanira, va jaday ticutiton ludzer ; va sollipase ie gildé ; itabudé, dikeke inde va kerafa muvara tcastawesa ton belaxapa mo inafa nyonda wí. Bangazdon me rodefestú. Abicabicon, soe, tere va int

pour que je ne visse une pluie rouge s'éparpiller en larges gouttes sur son tablier. Ce matin-là, je ne pus manger. Peu à peu, cependant, je finis par m'aguerrir ; bientôt, je me contentai de détourner la tête et de préserver ma soupe.

En attendant, la situation devenait intolérable. Nous avons essayé, mais en vain, de nous procurer des journaux et des livres, nous en étions réduits à nous déguiser, à mettre pour rire la veste du hussard ; mais cette gaieté puérile s'éteignait vite et nous nous étirions, toutes les vingt minutes, échangeant quelques mots, nous renfonçant la tête dans le traversin.

Il n'y avait pas grande conversation à tirer de nos camarades. Les deux artilleurs et le hussard étaient trop malades pour causer. Le dragon jurait des Nom de Dieu sans parler, se levait à tout instant, enveloppé dans son grand manteau blanc et allait aux latrines dont il rapportait l'ordure gâchée par ses pieds nus. L'hôpital manquait de thomas ; quelques-uns des plus malades avaient cependant sous leur lit une vieille casserole que les convalescents faisaient sauter comme des cuisinières, offrant, par plaisanterie, le ragoût aux sœurs.

Restait donc seulement le soldat de la ligne : un malheureux garçon épicier, père d'un enfant, rappelé sous les drapeaux, battu constamment par la fièvre, grelottant sous ses couvertures.

Assis en tailleurs sur nos lits, nous l'écoutions raconter la bataille où il s'était trouvé.

Jeté près de Frœschwiller, dans une plaine entourée de bois, il avait vu des lueurs rouges filer dans des bouquets de fumée blanche, et il avait baissé la tête, tremblant, ahuri par la canonnade, effaré par le sifflet des balles. Il avait marché, mêlé aux régiments, dans de la terre grasse, ne voyant aucun Prussien, ne sachant où il était, entendant à ses côtés des gémissements traversés par des cris brefs, puis les rangs des soldats placés devant lui s'étaient tout à coup retournés et dans la bousculade d'une fuite, il avait été, sans savoir comment, jeté par terre. Il s'était relevé, s'était sauvé, abandonnant son fusil et son sac, et à la fin, épuisé par les marches forcées subies depuis huit jours, exténué par la peur et affaibli par la faim, il s'était assis dans un fossé. Il était resté là, hébété, inerte, assourdi par le vacarme des obus, résolu à ne plus se défendre, à ne plus bouger ; puis il avait songé à sa femme, et pleurant, se demandant ce qu'il avait fait pour qu'on le fit ainsi souffrir, il avait ramassé, sans savoir pourquoi une feuille d'arbre qu'il avait gardée et à laquelle il tenait, car il nous la montrait souvent, séchée et ratatinée dans le fond de ses poches.

Un officier était passé, sur ces entrefaites, le revolver au poing, l'avait traité de lâche et menacé de lui casser la tête s'il ne marchait pas. Il avait dit «

vangejá ; fure opelon takaskará ise va aabre nendoyé.

Keson, debala tumerogindenawer. Va fela ik neva lakevseotac, vox giopon ; va int turkon gonefuv, kipeteson va femla ke okolervoliik tiskiv ; voxen bata rumeafa itupuca kalion tenuwer azen arti kota tol-sanoya wexa altosotcev, vanludevason va taka ko graki.

Va kon palik ropirilansav. Toloy kaburervoliik is tanoy okolervoliik akolersed nume me pulvid. Ar okolervoliik mamiskon dun vogadar, dun debanyar, koe inafa batakafa liozapa, aze koe divcepexo lanir aze volins bures va inafa dorita bene lebaf nugeem dimlanir. Ropexe va divcepak gracir ; konak akolapik va guazafa milka valeve ilava soe dadid, i va milka kuynana gan vagonik bro burmotasik krandeson firvis va gestuxa pu alkaropesikya.

Kle ant nugervoliik rotir : sutaf papeketik ke blotiaxe, gadik va tanoy nazbeik, dimkoervoliayan, dure alien gan voza, tcotes leve modivacesiku.

Moe ilava debanyev, terektav, i va in pwades va meld lize al tigr.

Nyuyun poke Froeschwiller, koe azeka iste aalxo, va yone kerafe jebe stise ko tsenke dem batakaf vikiz di wiyir, aze di takomayar, skotceson is woltendanon gan bulira is ciwanon gan viltazda. Di laniyir, vanmiea konaka vertega, koe sudafa tawa, wison va mek preussenik, me grupeson lize tigiyr, pokuon gildeson va yona brera do liafe ie, azen ema dem sayakik kabdueon tigus levgon rwodeyed numen bak otcesa nokiera mo sid di zo kevkabuyur megrupeson inde. Dimon ranyayar, otceyer, jovleson va ziert is eyelt, aze tere, pusken gan yona vebana lanira levkana mali anyustka, kuncan gan vuda is tuaxan gan ael, koe kelor debanyayar. Azon banlize zavzagiyr, vonages, foyokaf, tuxadan gan iyeptara ke gasiza, gorayas da va int mea di rojuyur ise mea di zekayar ; azon va kurenikya trakuyur, ise boreson nueyer va coba pebusa va mejesira co al askiyr ; va aaltoa di treduyur megrupeson dume aze videyer ise lotiyr kire va ina turodaweyesa is likseyesa koe ucomekwa pu cin jontikviele nedir.

Bam fayik pokolaniyir, dem dierk koe nubok, va in gu nyukik askipeyer ise dratceyer da va taka di empayar ede in me di wan laniyir. Al kaliyir : « Va mancoba abdualbá, ax, batcoba tenuwer !! » Voxen

J'aime mieux ça, ah ! que ça finisse !» Mais l'officier, au moment où il le secouait pour le remettre sur ses jambes, s'était étalé, giclant le sang par la nuque. Alors, la peur l'avait repris, il s'était enfui et avait pu rejoindre une lointaine route, inondée de fuyards, noire de troupes, sillonnée d'attelages dont les chevaux emportés crevaient et broyaient les rangs.

On était enfin parvenu à se mettre à l'abri. Le cri de trahison s'élevait des groupes. De vieux soldats paraissaient résolus encore, mais les recrues se refusaient à continuer. « Qu'ils aillent se faire tuer, » disaient-ils, en désignant les officiers, c'est leur métier à eux ! « Moi, j'ai des enfants, c'est pas l'État qui les nourrira si je suis mort ! » Et l'on envoyait le sort des gens un peu blessés et des malades qui pouvaient se réfugier dans les ambulances.

« Ah ! ce qu'on a peur et puis ce qu'on garde dans l'oreille la voix des gens qui appellent leur mère et demandent à boire, » ajoutait-il, tout frissonnant. Il se taisait, et regardant le corridor d'un air ravi, il reprenait : « C'est égal, je suis bien heureux d'être ici ; et puis, comme cela, ma femme peut m'écrire, » et il tirait de sa culotte des lettres, disant avec satisfaction : « Le petit a écrit, voyez, » et il montrait au bas du papier, sous l'écriture pénible de sa femme, des bâtons formant une phrase dictée où il y avait des « J'embrasse papa » dans des pâtés d'encre.

Nous écoutâmes vingt fois au moins cette histoire, et nous dûmes subir pendant de mortelles heures les rabâchages de cet homme enchanté de posséder un fils. Nous finissions par nous boucher les oreilles et par tâcher de dormir pour ne plus l'entendre.

Cette déplorable vie menaçait de se prolonger, quand un matin Francis qui, contrairement à son habitude, avait rôdé toute la journée de la veille dans la cour, me dit : « Eh ! Eugène, viens-tu respirer un peu l'air des champs ? » Je dresse l'oreille. « Il y a un préau réservé aux fous, poursuit-il ; ce préau est vide ; en grimant sur le toit des cabanons, et c'est facile, grâce aux grilles qui garnissent les fenêtres, nous atteignons la crête du mur, nous sautons et nous tombons dans la campagne. À deux pas de ce mur s'ouvre l'une des portes d'Évreux. Qu'en dis-tu ?

— Je dis... je dis que je suis tout disposé à sortir ; mais comment ferons-nous pour rentrer ?

— Je n'en sais rien ; partons d'abord, nous aviserons ensuite. Lève-toi, on va servir la soupe, nous sautons sur le mur après.

Je me lève. L'hôpital manquait d'eau, de sorte que j'en étais réduit à me débarbouiller avec de l'eau de Seltz que la sœur m'avait fait avoir. Je prends mon siphon, je vise le peintre qui crie feu, je presse la détente, la décharge lui arrive en pleine figure ; je me pose à mon tour devant lui, je reçois le jet dans la barbe, je me frotte le nez avec la mousse, je m'essuie. Nous sommes prêts, nous descendons. Le

fayik, viele botceyer dimplekutuson mo nimateem, ve atitsuyur, ton fortey weplates benu kapray. Bam, gan vuda di zo konariyir nume di otceyer aze va ilafa vawa di lajukevlianiyir, i va vawa besana gan otcesik, ebeltafa gu milk is bourgakirafa gu sorka dem guoten okol semas va ema isu kladas.

Adim va int lajubravav. Iegara va relmera mal yona lospa ticstir. Guazaf sayakik ware nutid elvaf, voxen kseldunik vol djuprowanud. « Lanid nume xonuked !! ~ kalid, dasugdason va fayikeem. ~ To sinafa exava tir, ke sin ! » « Jin, va nazbeik dikí, volto soka vaon sinkatar ede al xonuketé ! » Numen jontiktan va bali ke bakamayan korik is akolesik rogelbes ko abdarafe ropexe djumad.

« Ax ! vudepev ise koe oblaka va puda ke yontan rozas va gadikya is erus va ulira suv, ~ in sustepeson loplekur. Amlitar, aze disukeson va arlom is felbenon dakir : ~ Ae, tí kalackaf batlize tigison ; ison, batinde, kurenik pu jin rosuter. » Aze va konaka twa divucomar, keldaskinon kalison : « Nazbeikam al suter, wic !! » Aze vatite eluxaxa leve portaf suteks ke kurenik va yona peya tazukasa va dukaliyin blayak nedir lize « Va gadye kutcá » ravlem koe sidakretsa tigid.

Va bata rupa icle tolsanon terektav, ise remi yon atas bartiv va tolkalira ke bat ayik kalarsaf gu dikira va nazbeik golevgav. Tere oblakabudev ise lasukenibev enide me di gildev.

Bata wavlafa blira laxujjajar, voxen langazdon Francis, mwarneyeson koe kusk dareafizcekon voldum gilton, va jin kalir :

— Ex ! Eugène, kas va abic gael ke taya djukagaelal ? ~ Oblakasotcé. Dakir : ~ Rumi ickrileni mu oviskik tir. Bati rumi tir vlardafi ; ticumason mo kepaita ke liez, batcoba tir drikafa, tuke polku udasu va dilkeem, va rebavaxed zomev, grablev nume ko tawaday lubev. Tolboron ice bata rebava tan tuvel ke Évreux tigid. Va tokcoba icdeon kail ?

— Kalí... kalí da en djuprodivlaní ; voxen tokkane dimkolanitison askitit ?

— Me grupé ; kle taneon mallanit !! Azon boyotetet. Ranyal, aabre fu zo zanir, mo rebava vanion grablet.

Ranyá. Ropexe va lava gracir, numen kan Seltz lava dafuyuna gan berikya va int gotcaté. Va vargronta narí, va lingsik kulmé, in iegar : « Viltal !! » Xuvá, viltara ko inafa vola artnickir ; kabdu in va int silukon ayká, va malmimaks ko lukast kazawá, kan vebra pezpragá, va int bosolá. Djuproskuv, titlaniv. Rumi tir letafi ; va rebava urpev. Francis toz ongir aze grabler ; moe xed vokeon debanyé, kalion

préau est désert ; nous escaladons le mur. Francis prend son élan et saute. Je suis assis à califourchon sur la crête, je jette un regard rapide autour de moi ; en bas, un fossé et de l'herbe ; à droite, une des portes de la ville ; au loin, une forêt qui moutonne et enlève ses déchirures d'or rouge sur une bande de bleu pâle. Je suis debout ; j'entends du bruit dans la cour, je saute ; nous rasons les murailles, nous sommes dans Évreux !

— Si nous mangions ?

— Adopté.

Chemin faisant, à la recherche d'un gîte, nous apercevons deux petites femmes qui tortillent des hanches ; nous les suivons et leur offrons à déjeuner ; elles refusent ; nous insistons, elles répondent non plus mollement ; nous insistons encore, elles disent oui. Nous allons chez elles, avec un pâté, des bouteilles, des œufs, un poulet froid. Ça nous paraît drôle de nous trouver dans une chambre claire, tendue de papier moucheté de fleurs lilas et feuillé de vert ; il y a, aux croisées, des rideaux en damas groseille, une glace sur la cheminée, une gravure représentant un Christ embêté par des Pharisiens, six chaises en merisier, une table ronde avec une toile cirée montrant les rois de France, un lit pourvu d'un édredon de percale rose. Nous dressons la table, nous regardons d'un œil goulu les filles qui tournent autour ; le couvert est long à mettre, car nous les arrêtons au passage pour les embrasser ; elles sont laides et bêtes, du reste. Mais, qu'est-ce que ça nous fait ? il y a si longtemps que nous n'avons flairé de la bouche de femme !

Je découpe le poulet, les bouchons sautent, nous buvons comme des chantres et bâfrons comme des ogres. Le café fume dans les tasses, nous le dorons avec du cognac ; ma tristesse s'envole, le punch s'allume, les flammes bleues du kirsch voltigent dans le saladier qui crépite, les filles rigolent, les cheveux dans les yeux et les seins fouillés ; soudain quatre coups sonnent lentement au cadran de l'église. Il est quatre heures. Et l'hôpital, Seigneur Dieu ! nous l'avions oublié ! Je deviens pâle, Francis me regarde avec effroi, nous nous arrachons des bras de nos hôtes, nous sortons au plus vite.

— Comment rentrer ? dit le peintre.

— Hélas ! nous n'avons pas le choix ; nous arriverons à grand-peine pour l'heure de la soupe. À la grâce de Dieu, filons par la grande porte !

Nous arrivons, nous sonnons ; la sœur concierge vient nous ouvrir et reste ébahie. Nous la saluons, et je dis assez haut pour être entendu d'elle : — Sais-tu, dis-donc, qu'ils ne sont pas aimables à l'Intendance, le gros surtout nous a reçus plus ou moins poliment...

La sœur ne souffle mot ; nous courons au galop vers la chambrée ; il était temps, j'entendais la voix

anamdisuké ; titeon kelor is werda ; roneon tan tuvel ke widava ; ileon dzaveweso aalxo tiolteso va keramoavaf sollipaks moe aftafaltaf nok. Ranyé ; va lorara koe kusk gildé, grablé ; va rebavega drumlaní, koe Évreux tigiv !

— Ede co estut ?

— Gue djay !!

Lanison, aneyason va vreda, va toloya omikya kafkedasa kozwiv ; va sina radimelaniv aze ta estura ganév ; sina vewad ; karakev, tulwapon volgue dulzed. Va sina denlaniv, dem zomak is yon tirac isu ato is fentaf wiloc. Batcoba tir atedafa, koe aftafa mawa rosanafa gu pinuks dem rujadukafa imwa is kusafa toa tigiv ; marwida kum bleukaf *damas* lay bene gamdak tid, situla moe keldega, gretcaks volas va Krist kostrun gan yon voctusik, tevoya rova kum lupra, anamkafa azega dem sebekayana stama nedisa va gazikeem ke Franca, ilava dadisa va krinca kum raltadukafa gemafa kilita. Va azega tienduv, va toloya yikya anamelanisa pegon kaldisukev ; sina va zorac jontikedje aykad kire gan cin lakutcas dun zo azavzad ; tid evakafa is kwestafa, nekon. Voxen siv, mex ? Jontikedje va kon ayikyaf art me al gried !

Va wiloc walgabé, tiracuk grabled, dum ulidjik ulijiv, dum estudjik estujuv. Fad koe bilaga vikizar, dem *cognac* kuldea tumoavukav ; gabentuca titufir, *punch* ruyat zo teyesir, faltafa teyka ke *kirsch* lavajeb koe ekedapa catsesa tixuled, yikya ton usuk ko iteem is moueem grieman kipeped ; laizon balemoy vordig keve xutava ke uja vion mamad, baleme bartiv tir. Voxen ropexe, Lorik, al vulkuv ! Tuzwawé, Francis va jin kovudanon disuker, gu meem ke cinyon vedgobesik va int soltioltev, kaliapon divlaniv.

— Tokinde fu dimlanit ?

— Goxe ! Vol kiblat ; abickase ba bartiv ke aabre artlanitit. Lev roti ke Lorik, rem tuvelap kalion lanit !!

Artlaniv, mamlev ; sus alkik fenkur nume zo erinver. Kiavav, aze ontinapudackon kalí enide gilder : « Grupel, kle, dene sinkasa zaniga, sin me tid neciaf, moekote tel pwertik medolon emudeyes...

Alkik va mecoba kalir ; van mawa tcepav ; zdariackon, va puda ke Angèle alkik walmunes va

de sœur Angèle qui distribuait les rations. Je me couche au plus vite sur mon lit, je dissimule avec la main un suçon que ma belle m'a posé le long du cou ; la sœur me regarde, trouve à mes yeux un éclat inaccoutumé et me dit avec intérêt :

— Souffrez-vous davantage ?

Je la rassure et lui réponds :

— Au contraire, je vais mieux, ma sœur, mais cette oisiveté et cet emprisonnement me tuent.

Quand je lui exprimais l'effroyable ennui que j'éprouvais, perdu dans cette troupe, au fond d'une province, loin des miens, elle ne répondait pas, mais ses lèvres se serraient, ses yeux prenaient une indéfinissable expression de mélancolie et de pitié. Un jour pourtant elle m'avait dit d'un ton sec : « Oh ! la liberté ne vous vaudrait rien. » faisant allusion à une conversation qu'elle avait surprise entre Francis et moi, discutant sur les joyeux appas des Parisiennes ; puis elle s'était adoucie et avait ajouté avec sa petite moue charmante :

— Vous n'êtes vraiment pas sérieux, monsieur le militaire.

Le lendemain matin nous convenons, le peintre et moi, qu'aussitôt la soupe avalée, nous escaladerons de nouveau les murs. À l'heure dite, nous rôdons autour du préau, la porte est fermée ! « Bast, tant pis ! dit Francis, en avant ! » et il se dirige vers la grande porte de l'hôpital. Je le suis. La sœur tourière nous demande où nous allons. « À l'Intendance. » La porte s'ouvre, nous sommes dehors.

Arrivés sur la grande place de la ville, en face de l'église, j'avise, tandis que nous contemplions les sculptures du porche, un gros monsieur, une face de lune rouge hérissée de moustaches blanches, qui nous regardait avec étonnement. Nous le dévisageons à notre tour, effrontément, et nous poursuivons notre route. Francis mourait de soif, nous entrons dans un café, et, tout en dégustant ma demi-tasse, je jette les yeux sur le journal du pays, et j'y trouve un nom qui me fait rêver. Je ne connaissais pas, à vrai dire, la personne qui le portait, mais ce nom rappelait en moi des souvenirs effacés depuis longtemps. Je me rappelais que l'un de mes amis avait un parent haut placé dans la ville d'Évreux. « Il faut absolument que je le voie, » dis-je au peintre ; je demande son adresse au cafetier, il l'ignore ; je sors et je vais chez tous les boulangers et chez tous les pharmaciens que je rencontre. Tout le monde mange du pain et boit des potions ; il est impossible que l'un de ces industriels ne connaisse pas l'adresse de M. de Fréchède. Je la trouve, en effet ; j'époussette ma vareuse, j'achète une cravate noire, des gants et je vais sonner doucement, rue Chartraine, à la grille d'un hôtel qui dresse ses façades de brique et ses toitures d'ardoise dans le fouillis ensoleillé d'un parc. Un domestique m'introduit. M. de Fréchède est absent, mais Madame

vace gildé. Mo ilava vere senyá, va kutcaks ke faenik bene berga kan nuba mastú ; alkik va jin disuké, va volgubefa sizunta kou jinaf iteem karavotar, aze dulapeson kalir :

— Kas loeke mejel ?

Karavaldá ise dulzé :

— Volson, lokiewon ví, alkya, voxen bata kliwura is koflitanuca va jin atad.

Viele va mayakafa arga satolena gan jin drasun koe bat milk arte winka ile yasa razdá, pune me dulzer voxe kutclicar isen inaf iteem va merogotuna muxara va kexuca is saara narar. Konviele soe, aflason va onsena prilara ke Francis is jin icde daavaf sumpeem ke parisikya, madjon kalir :

— Ox ! Nuyuca mu rin co vodajar. ~ Aze tuzijnawer ise mempeson dilpemeson loplekur :~ Ae vol til ekemaf, sayakik weltikye.

Diregazdon, lingesik is jin gorav da, moi fixara va aabre, va rebava gire urpetev. Ba bartivack, aname rumi mwarnev, tuvel tir budeyen ! « Xabe, rotaxe ! ~ Francis kalir, ~ tetce !! » aze van tuvelap ke ropexe lanir. Radimelaní. Sus alkik erur liz laniv. « Ko sinkasa zaniga. » Tuvel zo fenkur, diveon tigriv.

Artlanison va vigapa ke widava, lente uja, edje va balumaks ke resta nyasev, pune va pwertikye boyoté, i va pwertik dem keraf tael broenaf gu batakafa nyoxa gevanon disukes va cin. Silukon va ine aroon oribav, aze va kelda dakiv. Francis siputawalker, va zazda kolaniv, azen votason va bilagacekacku va golafela kodisuké, aze va klokesis yolt koeon trasí. Tire va yoltanik me grupé, voxen bat yolt va jontikedje ilsetikeyes namiks koe jin kimbar. Setiké da tan jinaf nik va tabexaf vuwik koe Évreux widava dikir. « En fiste va in gowí, » pu lingesik kalí. Va inafe mane pu zazdik erú, bantan me gruper ; divlaní aze den kot kakeven begiasik isu selaxiasik laní. Kottan va beg sokestur ise va uliba sofixar ; mekase konbat rabik va mane ke De Fréchède weltikye me gruper. Tire va ine trasí ; va jinafa dirja basgopar, va ebeltaf bagalt is tobeem lusté aze va polku ke kodia keve Chartraine vawila mamlé, i ke kodia madasa va norkaf lentoreem is rogdalaf kepaiteem koe awaltana volvura ke lurd. Kwik va jin kostar. De Fréchède weltikye me tigriv, volsen weltikya. Ké, abicedje, koe bontay ; tuvelta zo madar azen guazikya awir. Nutir dinapafa numen zo karavaldá. Pebú, konakewon, dan tí.

est là. J'attends, pendant quelques secondes, dans un salon ; la portière se soulève et une vieille dame paraît. Elle a l'air si affable que je suis rassuré. Je lui explique, en quelques mots, qui je suis.

— Monsieur, me dit-elle, avec un bon sourire, j'ai beaucoup entendu parler de votre famille ; je crois même avoir vu chez Mme Lezant, madame votre mère, lors de mon dernier voyage à Paris ; vous êtes ici le bienvenu.

Nous causons longuement ; moi, un peu gêné, dissimulant avec mon képi, le suçon de mon cou ; elle, cherchant à me faire accepter de l'argent que je refuse.

« Voyons, me dit-elle enfin, je désire de tout mon cœur vous être utile ; que puis-je faire ? » Je lui réponds : « Mon Dieu ! madame, si vous pouviez obtenir qu'on me renvoie à Paris, vous me rendriez un grand service ; les communications vont être prochainement interceptées, si j'en crois les journaux ; on parle d'un nouveau coup d'État ou du renversement de l'Empire ; j'ai grand besoin de retrouver ma mère, et surtout de ne pas me laisser faire prisonnier ici, si les Prussiens y viennent. »

Sur ces entrefaites rentre M. de Fréchède. Il est mis, en deux mots, au courant de la situation.

— Si vous voulez venir avec moi chez le médecin de l'hospice, me dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Chez le médecin ! bon Dieu ! et comment lui expliquer ma sortie de l'hôpital ? Je n'ose souffler mot ; je suis mon protecteur, me demandant comment tout cela va finir. Nous arrivons, le docteur me regarde d'un air stupéfait. Je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche, et je lui débite avec une prodigieuse volubilité un chapelet de jérémiades sur ma triste position.

M. de Fréchède prend à son tour la parole et lui demande, en ma faveur, un congé de convalescence de deux mois.

— Monsieur est, en effet, assez malade, dit le médecin, pour avoir droit à deux mois de repos ; si mes collègues et si le général partagent ma manière de voir, votre protégé pourra, sous peu de jours, retourner à Paris.

— C'est bien, réplique M. de Fréchède ; je vous remercie, docteur ; je parlerai ce soir même au général.

Nous sommes dans la rue, je pousse un soupir de soulagement, je serre la main de l'excellent homme qui veut bien s'intéresser à moi, je cours à la recherche de Francis. Nous n'avons que bien juste le temps de rentrer, nous arrivons à la grille de l'hôpital ; Francis sonne, je salue la sœur. Elle m'arrête :

— Weltikye, ~ kalir, kiceckeson, ~ va rinafa yasa al mbi pulví ; dace folí da dene Lezant weltikya bak jinafa darefa koyara koe Paris va rinafa gadikya al wí ; batliz til drumfaf.

Flidepev ; jin argepen, preyutas kan magda va kutcaks keve berga ; inya, lajupasa da va erba nalé voxé vewá.

— Djay, ~ adim kalir, ~ en djukutí favlaf mu rin ; va tokcoba rotaskí ?

— Lorik ! weltikya, ede va jinafa staksera ko Paris co roseotal, pune co zanapal ; golera fure fu zo remazavzad, ede va fela folí ; nuve warzafa kevsokara ok vetrovgara va gindaxo fu tid ; va gadikya godekatrasipí, ise moekote batlize zo gomegralomé ede preussenik artlakid, ~ dulzé.

Batedje De Fréchède weltikye dimlanir. Va debala tçilon mbi givar.

— Do jin den selaropik ke guazikxe lanil !! ~ kalir. ~ Va ugalam dadit.

« Den selaropik ! Lorik ! Voxen tokinde va jinafa divlanira va ropexe fu pebú ? » Me rovekalí ; va rojusik radimelaní inde kota batcoba fu tenuwer. Artlaniv, selaropik va jin akoydanon disuker. Vol iské da rovopulvir, nume va praka dem temera va jinafa gabentafa tirka aluetapon celká.

Silukon De Fréchède weltikye kopulvir aze mu jin va vagonaf udorugal vas toloy aksat yaner.

— Tire, bate weltikye akolecker, ~ selaropik kalir, ~ nume va toloy tildes aksat co rokar ; ede milropesik is jadiwik va jinafa torigirinda fu walzilid, rinaf konendanik ko Paris fure rodimlapitir.

— Ae, ~ De Fréchède weltikye dulzavar. ~ va selaropik grewá ; resielon pu jadiwik pulviti.

Koe nuda tigiv, kiazararepalé, va bat donik djudulapes va jin nubuzavá, aze va Francis vulteson koaneyá. Denlanison va umaf ugal biwe dadiv, va polku ke ropexe artlaniv ; Francis mamler, va sus alkik kiavá. Zo azavzá :

— Kas regazdon me kaliyil da den sinkasa zaniga di

— Ne m’avez-vous pas dit, ce matin, que vous alliez à l’Intendance ?

— Mais certainement, ma sœur.

— Eh bien ! le général sort d’ici. Allez voir le directeur et la sœur Angèle, ils vous attendent ; vous leur expliquerez, sans doute, le but de vos visites à l’Intendance.

Nous remontons, tout penauds, l’escalier du dortoir. Sœur Angèle est là qui m’attend et qui me dit :

— Jamais je n’aurais cru pareille chose ; vous avez couru par toute la ville, hier et aujourd’hui, et Dieu sait la vie que vous avez menée !

— Oh ! par exemple, m’écriai-je.

Elle me regarda si fixement que je ne soufflai plus mot.

— Toujours est-il, poursuivit-elle, que le général vous a rencontré aujourd’hui même sur la Grand’Place. J’ai nié que vous fussiez sortis, et je vous ai cherchés par tout l’hôpital. Le général avait raison, vous n’étiez pas ici. Il m’a demandé vos noms ; j’ai donné celui de l’un d’entre vous, j’ai refusé de livrer l’autre, et j’ai eu tort, bien certainement, car vous ne le méritez pas !

— Oh ! combien je vous remercie, ma sœur !... » Mais sœur Angèle ne m’écoutait pas, elle était indignée de ma conduite ! Je n’avais qu’un parti à prendre, me taire et recevoir l’averse sans même tenter de me mettre à l’abri. Pendant ce temps, Francis était appelé chez le directeur, et comme, je ne sais pourquoi, on le soupçonnait de me débaucher, et qu’il était d’ailleurs, à cause de ses gouailleries, au plus mal avec le médecin et avec les sœurs, il lui fut annoncé qu’il partirait le lendemain pour rejoindre son corps.

— Les drôlesses chez lesquelles nous avons déjeuné hier sont des filles en carte qui nous ont vendus, m’affirmait-il, furieux. C’est le directeur lui-même qui me l’a dit.

Tandis que nous maudissions ces coquines et que nous déplorions notre uniforme qui nous faisait si facilement reconnaître, le bruit court que l’Empereur est prisonnier et que la République est proclamée à Paris ; je donne 1 franc à un vieillard qui pouvait sortir et qui me rapporte un numéro du Gaulois. La nouvelle est vraie. L’hôpital exulte. « Enfoncé Badingue ! c’est pas trop tôt, v’là la guerre qui est enfin finie ! » Le lendemain matin, Francis et moi nous nous embrassons, et il part. « À bientôt, me crie-t-il en fermant la grille, et rendez-vous à Paris ! »

Oh ! les journées qui suivirent ce jour-là ! quelles souffrances ! quel abandon ! Impossible de sortir de l’hôpital ; une sentinelle se promenait, en mon honneur, de long en large, devant la porte. J’eus

laniyic ?

— Gue, alkya.

— Benje ! Jadiwik batlizu su divlanir. Va gadesik is Angèle alkaropesik kevlanic !! Va win kec, va mukot ke winyona worara va sinkasa zaniga ape pebutuc.

Kindozaf, va fogelom kal kenibexo ticlaniv. Angèle alkaropesik batlize tigur, ker, aze erur :

— Meviele va mancoba al foliyí ; koe widava kotlize al rosokec, arinton is revielon, voxen ant Lorik va mana winafa suskerinda gruper !

— Ox ! kle, ~ diviegá.

Va jin modisuker maneke va beta ewa mea tiyá.

— Ae gue, ~ dakir, ~ jadiwik va win moe Vigapa revielon dace al kakever. Al meú da al divlaniyic nume koe kotafe ropexe al aneyá. Jadiwik oveyer, batlize me tigiyc. Va winaf yolt pu jin al erur ; va tel ke bat win al zurté, va ban vol al djuprogolé, voxe al kiové, ape, kiren me riwec !

« Ox ! maneke va alkaropesya grewá !... » Voxen Angèle alkaropesik me terekar, gan jinafa linulara zo par ! Antafa kiblara tir stivawera is onotcara, gumarkaweson. Miledje Francis den gadesik zo rozar, numen, me grupé dume, larde zo uculer da va jin grasper, ise dure kotcomeson num krafiajanon gan selaropik is yon alkaropesik arlize nutigur, mbi dakter da den intafa vertega drevielon di mallapir.

— To aroikya, lize arinton al estut, tid vertokayan tresenik ise al ranked, ~ yatkaf ruyer. ~ Gadesik pu jin miv al kalir.

Edje va batyon faigoyik rotapsav ise va tantazukot jupas va cinafa kagrupera daborev, nisu stir da Gindik nuve al zo gralomer ise Sokasane koe Paris al zo etimar ; va tanoy *franc* talok pu ronodivlanis guazik zilí ; bantan va tulok ke *Gaulois* fela pu jin vanburer. Warzot tir ageltaf. Ropexe daavavinustar. « Divon Badingue ! Adim, geja adim zo tenutcer ! »

Ox ! manyon vielcek kaiki ban viel ! manyona mejera ! mana linduca ! Mekase va ropexe rovodivlaní ; poron gu jin lanis pitcasik kabdue tuvel

cependant le courage de ne pas m'essayer à dormir ; je me promenai comme une bête engagée, dans le préau. Je rôdais ainsi douze heures durant. Je connaissais ma prison dans ses moindres coins. Je savais les endroits où les parietaires et la mousse poussaient, les pans de muraille qui fléchissaient en se lézardant. Le dégoût de mon corridor, de mon grabat aplati comme une galette, de mon geigneux, de mon linge pourri de crasse, m'était venu. Je vivais, isolé, ne parlant à personne, battant à coups de pieds les cailloux de la cour, errant comme une âme en peine sous les arcades badigeonnées d'ocre jaune ainsi que les salles, revenant à la grille d'entrée surmontée d'un drapeau, montant au premier où était ma couche, descendant au bas où la cuisine étincelait, mettant les éclairs de son cuivre rouge dans la nudité blafarde de la pièce. Je me ronguais les poings d'impatience, regardant, à certaines heures, les allées et venues des civils et des soldats mêlés, passant et repassant à tous les étages, emplissant les galeries de leur marche lente.

Je n'avais plus la force de me soustraire aux poursuites des sœurs, qui nous rabattaient le dimanche dans la chapelle. Je devenais monomane ; une idée fixe me hantait : fuir au plus vite cette lamentable geôle. Avec cela, des ennuis d'argent m'opprimaient. Ma mère m'avait adressé cent francs à Dunkerque, où je devais me trouver, paraît-il. Cet argent ne revenait point. Je vis le moment où je n'aurais plus un sou pour acheter du tabac ou du papier.

En attendant, les jours se suivaient. Les de Fréchède semblaient m'avoir oublié et j'attribuais leur silence à mes escapades, qu'ils avaient sans doute apprises. Bientôt à toutes ces angoisses vinrent s'ajouter d'horribles douleurs : mal soignées et exaspérées par les prétantaines que j'avais courues, mes entrailles flambaient. Je souffris tellement que j'en vins à craindre de ne plus pouvoir supporter le voyage. Je dissimulais mes souffrances, craignant que le médecin ne me forçât à demeurer plus longtemps à l'hôpital. Je gardai le lit quelques jours ; puis, comme je sentais mes forces diminuer, je voulus me lever quand même et je descendis dans la cour. Sœur Angèle ne me parlait plus, et le soir, alors qu'elle faisait sa ronde dans les corridors et les chambrées, se détournant pour ne point voir le point de feu des pipes qui scintillait dans l'ombre, elle passait devant moi, indifférente, froide, détournant les yeux.

Une matinée, cependant, comme je me trainais dans la cour et m'affaissais sur tous les bancs, elle me vit si changé, si pâle, qu'elle ne put se défendre d'un mouvement de compassion. Le soir, après qu'elle eut terminé sa visite des dortoirs, je m'étais accoudé sur mon traversin et, les yeux grands ouverts, je regardais les trainées bleuâtres que la lune jetait par les fenêtres du couloir, quand la porte du fond s'ouvrit de nouveau, et j'aperçus, tantôt baignée de vapeurs

ronotalton dun gozar. Wori gastanver nume lakeniber ; bro koribayan govitol koe rumi gigozá. Remi san-toloy bartiv batinde mwarné. Va beta alava ke jinaf flint re grupersé. Va xo grupé lize arbunga is tij sokatrid, is va rebavegaki wayawesi is muskotawesi. Gan arlom is jinaf ilavot azekaf dum dibuk is sevak is grita zaxakirafa gu zionura zo boiké. Antaf re blí, pulvison pu metan, nugason va ye ke kusk, krabeson dum puidesa gloga valeve kojok borileyen gu blafotafa varka is yona bonta ; dimlanison kal runefu polku niltkirafu, ticlanison va taneaf vegem lize ilavot tigr, titlanison lize burmotaxo yozdar isen inaf keraf lelt va weriktafa lebuca ke olkoba koafir. Va nubokeem braldeson vibá, dile disukeson va lanira ke yon belcaf wideytik isu sayakik isu dimlanira, i ke korik lanis az dimlanis moo kot vegem tukotrason va lupaxa gu viafa lanira.

Krulatason va onkara ke alkaropesik kottaneavielon kabalies va cin ko amuda, va uma pouca mea dí. Vanpí tannizdeik ; tanoye ne veber : da betkase va bata rotarubana fuxedja di yategá. Valey batcoba, erberge va jin levrivad. Gadikya va decemoy *franc* talolk ko Dunkerque pu jin al maner, lize nuve co gotigí. Bata erba koe tuwava tigr. Va gemelt wí viele va bet talolk ta lusterá va olaxa ok eluxa mea dadití.

Keson, viel tiskid. De Fréchède yasa va jin cwe al vulkur isen va inafa amlitara gu jinyona trubara ape raveyena gá. Fure kultafa kranavera gu kotbata polera va int lopekud : ropejeyen is tabodjayan gan gondulera, jinaf koepak teyer. Mejé maneke cwe va koyara fure vol rodetcizatá. Va mejera palsé, kivason da selaropik di vebar da koe ropexe loedje zavzagití. Va ilava bak konak viel me bulú ; azon larde pestalé da jinafo po irutawer, pune soe ranyá nume ko kusk titlaní. Angèle alkaropesik pu jin mea pulvir ; ison kotsielon viele va arlom is maweem enintedar, takaskarason mewitison va koni plotafi jowikasi koe izga, va jin kabduolanir, brunaf is fentalaf is itamadas.

Lanrielon, wori, edje ko kusk impú aze starkastarkon lubé, pune wir da tí betawepeyes is zwapaf maneke va forendera me rokagir. Milsielon, vani worara va kenibexo, va graki ladavagí aze va faltamaf wiskor momiman gan tael rem dilk ke plor itafenkupuson disuké viele tuvel ke ekwa gire zo fenkur, numen va Angèle alkaropesik lanis van jin kozwí. Bantel nutir, batviele koafin gu moavukafa

d'argent, tantôt sombre et comme vêtue d'un crêpe noir, selon qu'elle passait devant les croisées ou devant les murs, sœur Angèle qui venait à moi. Elle souriait doucement. « Demain matin, me dit-elle, vous passerez la visite des médecins. J'ai vu Mme de Fréchède aujourd'hui, il est probable que vous partirez dans deux ou trois jours pour Paris. » Je fais un saut dans mon lit, ma figure s'éclaire, je voudrais pouvoir sauter et chanter ; jamais je ne fus plus heureux. Le matin se lève, je m'habille et inquiet cependant, je me dirige vers la salle où siège une réunion d'officiers et de médecins.

Un à un, les soldats étalaient des torsos creusés de trous ou bouquetés de poils. Le général se grattait un ongle, le colonel de la gendarmerie s'éventait avec un papier, les praticiens causaient en palpant les hommes. Mon tour arrive enfin : on m'examine des pieds à la tête, on me pèse sur le ventre qui est gonflé et tendu comme un ballon, et, à l'unanimité des voix, le conseil m'accorde un congé de convalescence de soixante jours. Je vais enfin revoir ma mère ! retrouver mes bibelots, mes livres ! Je ne sens plus ce fer rouge qui me brûle les entrailles, je saute comme un cabri !

J'annonce à ma famille la bonne nouvelle. Ma mère m'écrit lettres sur lettres, s'étonnant que je n'arrive point. Hélas ! mon congé doit être visé à la Division de Rouen. Il revient après cinq jours ; je suis en règle, je vais trouver sœur Angèle, je la prie de m'obtenir, avant l'heure fixée pour mon départ, une permission de sortie afin d'aller remercier les de Fréchède qui ont été si bons pour moi. Elle va trouver le directeur et me la rapporte ; je cours chez ces braves gens, qui me forcent à accepter un foulard et cinquante francs pour la route ; je vais chercher ma feuille à l'Intendance, je rentre à l'hospice, je n'ai plus que quelques minutes à moi. Je me mets en quête de sœur Angèle que je trouve dans le jardin, et je lui dis, tout ému :

— Ô chère sœur, je pars ; comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

Je lui prends la main qu'elle veut retirer, et je la porte à mes lèvres. Elle devient rouge. « Adieu ! murmure-t-elle, et me menaçant du doigt, elle ajoute gaiement : soyez sage, et surtout ne faites pas de mauvaises rencontres en route !

— Oh ! ne craignez rien, ma sœur, je vous le promets ! » L'heure sonne, la porte s'ouvre, je me précipite vers la gare, je saute dans un wagon, le train s'ébranle, j'ai quitté Évreux.

La voiture est à moitié pleine, mais j'occupe heureusement l'une des encoignures. Je mets le nez à la fenêtre, je vois quelques arbres écimés, quelques bouts de collines qui serpentent au loin et un pont enjambant une grande mare qui scintille au soleil comme un éclat de vitre. Tout cela n'est pas bien

ganta kabduo gamdak, az banviele orikaf is laninde vageyen gu ebeltaf dibaz kabduo rebava. Kicenyer. « Daregazdon, ~ pu jin kalir, ~ va worara ke selaropik levgatal. Va De Fréchède weltikya revielon al wí, arti tolka ok barka tori Paris ape mallapitil. » Koe ilava tanon grablé, jinafa vola tuafiawer, co djumé da rograblé ise rodanká ; mevieli tiyí loon kaliaf. Gazda stir, va int vagé, aze soe bemuaf van bonta laní lize lospa dem fayik is selaropik debokar.

Tantanon sayakik va kulor fetintekiraf gu ye is imtsenke stoked. Jadiwik vitodar, batultaf vombik kan eluxok va int ruelgar, selaropik flided geltason va yon akolesik. Jinaf siluk adim tir : nugatakon zo rindé, jinaf jivot deeweyes is atcenaf dum vipot zo vuler, azen pirdot va vagonaf udorugal vas tevsanka pu jin tanboyon kaxaar. Va gadikya adim gire fu wí ! Va jinyona orilga isu neva fu katrasí ! Va bata kerafa azilxa moanteyasa va jinaf koepak mea pestalé, bro deaxoloc grablé !

Va warzotany pu jinafa yasa dakté. Gadikya va twa az twa dun suter, destason da me artlapí. Goxe ! Jinaf udorvaldig gan Sayakafa Ristula ke Rouen zo gokulmer. Arti alubka oxam zo dimstakser ; tí vertaf, va Angèle alkaropesik kevlaní, erudá da va bulusa novera mu jin di seotar enide va De Fréchède yasa tiyisa muon vonapafa di grewá. Va gadesik kevlanir aze va valdig vanburer ; va batyon sintaik denvulté ; sin vebad da va djova is alub-sanoy *franc* talolk ta koyara nalé ; va rictaxa ko sinkasa zaniga aneyá, ko guazikxe dimlaní, va abica wexa mu int anton dadí. Va Angèle alkaropesik koaneyá, koe matela trasí, aze kontegeson kalí :

— Ox abegafa ropesya ! Mallapí. Tokkane kaskase gu rin roverkatá ?

Va inafa nuba djusolplatina narí, aze kal jinaf kutceem buré. Tukerawer.

— Doné ! ~ prejar, aze geltdratceson itupon loplekur :~ Til utcoraf, ise moekote moe kelda va kakeveraja me askil !!

— Ox ! Vol kival, ropesya, abdiplekú !

Bartivack tauler, tuvel zo fenkur, van golda ipé, ko omaze grablé, impadimak toz mallapir, va Évreux bulú.

Omaze tir likon kotrafe, voxen bexe va tana alava kerelé. Va pez kev dilk plekú, va konak basvoklibayan aal wí, is va konaki ventaki sumeon dzavewesi, is va za vamoe ujiwapa jowikasa lev awalt bro sitularoida. Kota batcoba tir daavansafa. Koe alava apcanyé, dile

joyeux. Je me renforce dans mon coin, regardant parfois les fils du télégraphe qui règlent l'outremer de leurs lignes noires, quand le train s'arrête, les voyageurs qui m'entourent descendent, la portière se ferme, puis s'ouvre à nouveau et livre passage à une jeune femme.

Tandis qu'elle s'assied et défripe sa robe, j'entrevois sa figure sous l'envolée du voile. Elle est charmante, avec ses yeux pleins de bleu de ciel, ses lèvres tachées de pourpre, ses dents blanches, ses cheveux couleur de maïs mûr.

J'engage la conversation ; elle s'appelle Reine et brode des fleurs : nous causons en amis. Soudain elle devient pâle et va s'évanouir ; j'ouvre les lucarnes, je lui tends un flacon de sels que j'ai emporté, lors de mon départ de Paris, à tout hasard ; elle me remercie, ce ne sera rien, dit-elle, et elle s'appuie sur mon sac pour tâcher de dormir. Heureusement que nous sommes seuls dans le compartiment, mais la barrière de bois qui sépare, en tranches égales, la caisse de la voiture ne s'élève qu'à mi-corps, et l'on voit et surtout on entend les clameurs et les gros rires des paysans et des paysannes. Je les aurais battus de bon cœur, ces imbéciles qui troublaient son sommeil ! Je me contentai d'écouter les médiocres aperçus qu'ils échangeaient sur la politique. J'en ai vite assez ; je me bouche les oreilles ; j'essaye, moi aussi, de dormir ; mais cette phrase qui a été dite par le chef de la dernière station : « Vous n'arriverez pas à Paris, la voie est coupée à Mantes, » revient dans toutes mes rêveries comme un refrain entêté. J'ouvre les yeux, ma voisine se réveille elle aussi ; je ne veux pas lui faire partager mes craintes : nous causons à voix basse, elle m'apprend qu'elle va rejoindre sa mère à Sèvres. Mais, lui dis-je, le train n'entrera guère dans Paris avant onze heures du soir, vous n'aurez jamais le temps de regagner l'embarcadère de la rive gauche. — Comment faire, dit-elle, si mon frère n'est pas en bas, à l'arrivée ? »

Ô misère, je suis sale comme un peigne et mon ventre brûle ! je ne puis songer à l'emmener dans mon logement de garçon, et puis, je veux avant tout aller chez ma mère. Que faire ? Je regarde Reine avec angoisse, je prends sa main ; à ce moment, le train change de voie, la secousse la jette en avant, nos lèvres sont proches, elles se touchent, j'appuie les miennes bien vite, elle devient rouge. Seigneur Dieu ! sa bouche remue imperceptiblement, elle me rend mon baiser ; un long frisson me court sur l'échine, au contact de ces braises ardentes je me sens défaillir : Ah ! sœur Angèle, sœur Angèle, on ne peut se refaire !

Et le train rugit et roule sans ralentir sa marche, nous filons à toute vapeur sur Mantes ; mes craintes sont vaines, la voie est libre. Reine ferme à demi ses yeux, sa tête tombe sur mon épaule, ses petits frisons s'emmêlent dans ma barbe et me chatouillent les

disukeson va sumesutes fem kaglyyas va kaikebiraxo kan dil intaf ebeltaf conyok, vieli impadimak vukir ; vegungaf koyasik titlanid, tuvelta zo buder aze gin zo fenkur aze va kolanira ke yikya isker.

Edje ina debanyar aze va gem volguzer, va vola levu italk kozwí. Tir mepesa, dem iteem kotraf gu keltfalte is kutceem kretsakiraf gu rolmuke is batakap talgeem is irkanyukaf usuk.

Runwaká ; inafa yoltega tir Reine isen bantanya tir imwafidesik ; noton prilav. Laizon tuzwawer nume fu krezer ; va krintala fenkú, va dimbliexak konkase divbureyen ba mallapira va Paris sotcé ; va jin grewar, « loxe, ~ kalir. » Aze lakenibeteson va jinaf eyelt altogir. Bexe koe brid ant tigiv, voxen intoblarot solparsas va omazeyult gu toloya miltafa gabiyexa va raneacku anton zomer numen va kizoyu is kipepe ke tawadayafe ayikye isu ayikya wiv ise loeke gildev. Va sin co baliecké, i va batyon akoydik skalties va inafa keniba ! Va sinyon rotakaf vil walpulvin va gaderopa anton terektá. Kalion beomá ; oblakabudé ; dere lasukenibé ; voxen bat blayak kaliyin gan goldokilik ke darefa recela : « Va Paris me artlapitic, kelotxa koe Mantes zo gabeyer, » koe jinafa klokera bro groles tsurk dun tigrir. Itafenkú, vegungikya dere divmoder ; va jinyona kivara me djugolé ; omapudon flidev, pu jin bazer da ko Sèvres va gadikya fu kazokever.

— Voxen, ~ kalí, ~ impadimak levi sielon san-tane bartiv va Paris oxam kolapitir, artlanitison va recela ke taltefa domega va dikaf ugal en daditil.

— Tokkane kle rotaskití, ~ kalir, ~ ede ba artlapira berikye me banlize tigitir ?

Ox maneke goxe ! Tí zionaf dum loitesiki ise jivot anteyawer ! Me roguzeká da va ina ko jinafa kaelikafa vreda di stá, ison, dalon va gadikya djudenlapí. Va tokcoba rotaskí ? Va Reine poleson disuké, va inafa nuba narí ; revulon impadimak va joya betaver, botc va ina abumimar, cinaf kutceem pokon tigid, uzede, va tel intaf kaliapon windé, ina tukerawer. Lorik ! inaf art vugeke kalizir, ina va kutcara pu jin dimzilir ; ungapa va jinaf piok kenestir, uzanon gan batyon lujaf reliez pesté konjotes : Ax ! Angèle alkaropesik, i Angèle ropesya, somebetawé !

Aze impadimak krapolier ise metuviason va lapira tanamur, kan cuga ganta van Mantes lapiv ; jinafa kivara tir giopafa, joya tir nuyafa. Reine likon itabuder, inafa taka mo jinafa epita luber, inafa kendama ko jinaf lukast aotcedwed ise va jinaf

lèvres, je soutiens sa taille qui ploie et je la berce. Paris n'est pas loin, nous passons devant les docks à marchandises, devant les rotondes où grondent, dans une vapeur rouge, les machines en chauffe ; le train s'arrête, on prend les billets. Tout bien réfléchi, je conduirai d'abord Reine dans mon logement de garçon. Pourvu que son frère ne l'attende pas à l'arrivée ! Nous descendons des voitures, son frère est là. Dans cinq jours, me dit-elle, dans un baiser, et le bel oiseau s'envole ! Cinq jours après j'étais dans mon lit atrocement malade, et les Prussiens occupaient Sèvres. Jamais plus depuis je ne l'ai revue.

J'ai le cœur serré, je pousse un gros soupir ; ce n'est pourtant pas le moment d'être triste ! Je cahote maintenant dans un fiacre, je reconnais mon quartier, j'arrive devant la maison de ma mère, je grimpe les escaliers, quatre à quatre, je sonne précipitamment, la bonne ouvre. C'est monsieur ! et elle court prévenir ma mère qui s'élançe à ma rencontre, devient pâle, m'embrasse, me regarde des pieds à la tête, s'éloigne un peu, me regarde encore et m'embrasse de nouveau. Pendant ce temps, la bonne a dévalisé le buffet. Vous devez avoir faim, monsieur Eugène ? — Je crois bien que j'ai faim ! je dévore tout ce qu'on me donne, j'avale de grands verres de vin ; à vrai dire, je ne sais ce que je mange et ce que je bois !

Je retourne enfin chez moi pour me coucher ! — Je retrouve mon logement tel que je l'ai laissé. Je le parcours, radieux, puis je m'assieds sur le divan et je reste là, extasié, béat, m'emplissant les yeux de la vue de mes bibelots et de mes livres. Je me déshabille pourtant, je me nettoie à grande eau, songeant que pour la première fois depuis des mois, je vais entrer dans un lit propre avec des pieds blancs et des ongles faits. Je saute sur le sommier qui bondit, je m'enfouis la tête dans la plume, mes yeux se ferment, je vogue à pleines voiles dans le pays du rêve.

Il me semble voir Francis qui allume sa vaste pipe de bois, sœur Angèle qui me considère avec sa petite moue, puis Reine s'avance vers moi, je me réveille en sursaut, je me traite d'imbécile et me renfonçe dans les oreillers, mais les douleurs d'entrailles un moment domptées se réveillent maintenant que les nerfs sont moins tendus et je me frotte doucement le ventre, pensant que toute l'horreur de la dysenterie qu'on traîne dans des lieux où tout le monde opère, sans pudeur, ensemble, n'est enfin plus ! Je suis chez moi, dans des cabinets à moi ! et je me dis qu'il faut avoir vécu dans la promiscuité des hospices et des camps pour apprécier la valeur d'une cuvette d'eau, pour savourer la solitude des endroits où l'on met culotte bas, à l'aise.

kutceem alamad, va inafa badiesa fonta levgi ise kovdá. Paris pokeon tigrir, va yon doleksaf mugot kabduolapiv, az kabduo revark lize tuidulaweso lizimeltasiko koe kerafa ganta buzed ; impadimak vukir, va lipi nariv. Undeyeson, va Reine ko jinafa kaelikafa vreda taneon statá. Pokolé da inafe berikye ba artlapira me di ker ! Va omaze titlaniv, inafe berikye banlize tigrir. « Arti alubka, ~ ina pu jin kutcumason kalir. » Aze listafi zveri maltalar ! Arti alubka, virnon akoles, koe ilava tigi isen preussenik va Sèvres kereled. Meviele va ina gire witi.

Jinafa takra licawer, repalepé ; soe volto gemelt ta gabentuca tir ! Koe riniz re ipegá, va jinafa revava kagrupé, kabdu mona ke gadikya artlapí, va fogelom sotre balemoy avlak urpé, wiluon mamlé, kwik fenkur. « To weltamikye tir ! » aze vulter walzeteson va gadikya ipesa va jinafa kakevera az tuzwawesa. Ina va jin dablur, nugatakon disuker, illanimir, va jin gire disuker aze gin dablur. Batedje kwik va tinida naber. « Eugène weltikye ape aelél ? » Arse aelé ! Va kotcoba zilina vumbé, va vor vas konak galempacek fixá ; tire, me grupé va coba estú ise va coba ulí !

Adim senyaton dimdenlaní ! Va jinafa vreda katrasí milinde al buluyú. Ayewan, exulé aze mo saxatca debanyá aze banlize zavzagí, vendegas is tierdaf is tukotras va ita gu jinyona orilga isu neva. Soe va int basvagé, kan jontika lava tcaté, taneon mali konak aksat trakuson da ton batakat nugeem is iwoteyen vitodeem ko parvuafa ilava fu kildegá. Mo ricom welves grablé, va taka ko bruxatakak kosuxedá, itabudé, koe klokxo ton italeem vokepeyen totalapí.

Va Francis vanteyas va intaplopo az Angèle alkaropesik dilpemeson dizves va jin fowí, azen Reine va jin vanlanir, vagrablesen divmodé, va int gu zersulik askipé aze ko takak va int gin vanludevá, voxen koepakkravera konakedje vikluyuna re divmoder viele nogleem dimatcewer numen va jivot zijnon pragá, trakuson da akrafa amatraspura adim mea tir, i bata amatraspura impadimana kotlize bettan is kottan mewerkon volant gitcobad. Dene int tigi, koe jinafo divcepexo ! Ise kalí da ant kottan bliyis koe yastuca ke ropexe ik pomaxo va voda ke kon lavak rokarolar, va antiuca ke beto xo rofronar, i ke xo lize va arajda dzaneson rotomat.